Année scolaire 2019 - 2020 Burkina Faso

 cours d’appui Unité – Progrès - Justice

COURS DE PHILOSOPHIE

TERMINALE A

 Professeur : M. BAMOUNI

**INTRODUCTION GENERALE**

Étymologiquement, la philosophie se définit selon Pythagore (6ème siècle avant J-C)

comme étant l’amour de la sagesse. En effet le mot philosophie dérive de deux mots grecs

grecs : ‘’***philein***’’ qui a le sens d’aimer et de ‘’***sophia***’’ qui veut dire à la fois sagesse et science.

Le philosophe est donc un amoureux de la sagesse.

Le terme ''amour'' désigne un désir, une aspiration à quelque chose et donc si le

philosophe aspire à la sagesse. Le philosophe n’est pas le sage mais celui qui désire la sagesse.

Il est même de ceux qui avouent leur ignorance. '' Je sais une chose, c'est que je ne sais rien''

nous dit Socrate.

Le mot ''sagesse'' signifie à la fois vertu et connaissance. Le philosophe aspire à la fois

à la connaissance et à une vie vertueuse. La philosophie désigne une science qui nous rend

meilleurs, et qui donc en conséquence nous rend plus sage, c'est-à-dire plus savant et plus

vertueux.

La philosophie se présente ainsi comme l’une des expressions les plus hautes de la

pensée. La dignité de l’homme réside dans la pensée. C’est bien la philosophie précise R.

Descartes « qui nous distingue des sauvages et des barbares et une nation est d’autant plus

civilisée et polie que les hommes y philosophent mieux. »

Cette citation de Descartes nous incite à une étude de la philosophie. Et pour ce faire

nous allons nous familiariser avec les concepts que l’on puisse trouver dans le programme de

philosophie en classe de terminale. En plus nous ferons un cours éclaire sur les méthodes de

dissertation et du commentaire philosophiques. Nous disposons de 3h/semaine.

Le programme de la philosophie en classe de terminale D

A. L’HOMME ET LE MONDE

Notion I : La conscience et l’inconscient

Notion II : Autrui

Notion III : Nature et culture

Notion IV : Le temps

Notion V : L’histoire

B. LA CONNAISSANCE ET LA RAISON

1

Notion I : La personne

Notion II : Le bonheur

Notion III : La connaissance du vivant

Notion IV : Théorie et expérience

Notion V : Logique et mathématiques

Notion VI : Vérité et sens

C. LA PRATIQUE ET LES FINS

Notion I : La technique

Notion II : L’art

Notion II : La religion ou le fait religieux

Notion IV : L’Etat

Notion V : Le droit et la justice

Notion VI : La liberté

Notion VII : L’existence et la mort

Notion VIII : Violence et paix

**PROGRESSION ANNUELLE**

2

**TRIMESTRES MOIS POINTS CHAPITRES**

PREMIER

TRIMESTRE

Octobre A/ L’homme et

le monde

Chapitre I : la

conscience et

l’inconscient

Chapitre II : Autrui

Novembre Chapitre III : Nature et

culture

Chapitre IV :

L’existence et la

mort

Chapitre V : Le temps,

l’histoire et l’idée du

progrès

Décembre B/ La

connaissance

et la raison

Chapitre I : La

connaissance du

vivant

DEUXIEME

TRIMESTRE

Janvier Chapitre II : Théorie et

expérience

Chapitre III : Logique et

mathématiques

Février Chapitre IV :

l’irrationnel – le sens

– la vérité

Chapitre V : L’art et la

technique

Chapitre VI : la religion

Mars C/ La pratique et

les fins

Chapitre I : La société,

l’Etat et le pouvoir

politique

3

Chapitre II : La violence

et la paix

Chapitre III : Droit et

Justice

TROISIEME

TRIMESTRE

Avril Chapitre III : La

personne

Chapitre IV : Le

bonheur

Chapitre IV : La liberté

Mai REVISION

4

**PREMIERE PARTIE : L’HOMME ET LE MONDE**

5

**CHAPITRE I : LA CONSCIENCE ET L’INCONSCIENCE**

**INTRODUCTION**

La conception rationaliste avait doté à l’homme d’une faculté supérieure la raison qui

définit et spécifie l’homme. A la question donc qu’est-ce que l’homme, on répond en disant que

c’est un être de raison et e conscience. Les rationalistes comme Descartes, Kant attribuent à

l’homme la force de maîtriser ses instincts naturels, ses forces irrationnelles : passions

affectivité. Ils faisaient de cette maîtrise le passage de l’animalité à l’humanité. Pour les

rationalistes, la conscience et la raison définissent l’homme.

Contre toute attente, la psychanalyse de Freud bat en brèche cette conception rationaliste

de l’homme. La conscience seule ne suffit pas à définir l’homme, mais aussi l’inconscient car

il arrive que l’homme agisse malgré lui, sans aucune connaissance de cause. L’activité mentale

de l’homme est occupée par la conscience et l’inconscience. Il y a donc une logique

inconsciente qui sous-tend nos comportements. L’individu n’est pas seulement une conscience

maitresse d’elle-même mais une inconscience qui le pousse d’agir malgré lui.

On peut se poser les questions suivantes : qu’est-ce que la conscience ? qu’est-ce que

l’inconscient ? quelle relation la conscience entretient-elle avec la vie ? le psychisme de

l’homme est-il explicable ?

Pour mieux saisi l’homme dans sa dimension psychique, nous allons d’abord passer par une

clarification conceptuelle pour ensuite

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE DE LA CONSCIENCE**

**1.1. ANALYSE DU CONCEPT**

 Le mot ‘’conscience’’ vient du latin ‘*’cum scientia*’’ et signifie accompagné de

savoir. Etre conscient c’est en effet agir, sentir ou penser et savoir qu’on agit, qu’on

sent et qu’on pense. Le fait d’être conscient constitue pour l’homme donc un

événement décisif qui l’installe au monde et lui commande d’y prendre position car

l’homme dans la mesure où il est conscient n’est plus simplement dans le monde,

chose parmi les choses ou un vivant parmi les vivants. Il est au contraire devant le

monde et dans ce vis-à-vis le monde se constitue pour lui comme monde à connaître

ou à transformer.

Mais ce n’est pas seulement du monde que l’homme se trouve ainsi isoler. La

6

proximité de l’homme à lui-même est tout aussi problématique car d’une part, la

conscience qu’il a de lui-même à travers ses actes, sentiments ou pensées ne lui en

livre pas pour autant l’intelligibilité. D’autre part, l’expérience du remords, du regret

ou de la souffrance en général met à jour les contradictions qui l’habitent. Être soi

apparaît désormais comme la possession rassurante de son identité.

Il semble ainsi que l’homme soit chargé de lourdes responsabilités dans la nature

face à tout ce qui l’entoure. Mais au fait comment se présente et fonctionne la

conscience ? On peut distinguer deux niveaux de la conscience : **la conscience**

**psychologique et la conscience morale.**

- **La conscience psychologique** : elle se subdivise en deux moments que sont la

conscience subjective et la conscience objective. La conscience subjective

comprend la conscience spontanée et la conscience réfléchie. La conscience

spontanée consiste à saisir d’emblée, sans passer par des spéculations, les

impressions livrées par les sens. Exemple : c’est beau, c’est chaud, j’ai la

conscience de manger, d’écrire etc. Il s’agit d’une simple intuition car il n’y a

pas de raisonnement. La conscience réfléchie ou conscience de soi est la saisie

de l’esprit par lui-même. C’est un retour de l’esprit sur lui-même afin de rendre

compte de son propre contenu. Quant à la conscience objective elle se rapporte

sur les faits de notre comportement.

- **La conscience morale** : elle exprime notre faculté de juger, notre aptitude à

distinguer le bien du mal. Autrement dit c’est la voix intérieure qui nous dicte

de faire ceci ou cela, qui nous défend de poser tel ou tel acte. Elle nous reproche

par des remords en cas des fautes commises. Rousseau l’assimile à un principe

inné ; elle serait la marque du divin en nous. Il la chante en ces termes : "Oh

conscience, instinct divin, immortel et céleste voix, guide assuré, juge infaillible

du bien et du mal.

1.2. **APPROCHES PHILOSOPHIQUES DE LA CONSCIENCE**

- Selon Descartes, l’homme est corps et âme. En tant que corps, c’est fragment de

l’étendue et le siège des fonctions physiologiques dont les passions. En tant

qu’âme, c’est une pensée consciente. Autrement dit c’est une pensée qui se rend

consciente d’elle-même. Penser s’identifie à la conscience. Alain à la suite de

Descartes dit que « savoir, c’est savoir qu’on sait ». Cela veut dire que nul ne

7

peut penser sans avoir conscience de penser.

- Pour Sartre l’homme est un être en situation. Il n’y a donc pour lui qu’une seule

façon d’exister : savoir et avoir conscience de son existence.

- Husserl estime que la conscience signifie intentionnalité c’est-à-dire qu’elle est

toujours en direction vers l’objet « toute conscience est toujours conscience de

quelque chose ».

- Pour Bergson, la conscience est une sélection. Elle est liée au présent, au réel et

à l’action. La conscience règle ce qui est utile au présent et laisse ce qui inutile

à l’inconscient.

- Selon pierre Janet, la conscience n’est pas seulement sélection. Elle est aussi

synthèse : jouer à l’orgue et répondre à une question.

**2. CLA RIFICATION CONCEPTUELLE DE L’INCONSCIENT**

**2.1. ANALYSE DU CONCEPT**

Sigmund Freud (1856-1939) écrivait : « Pour bien comprendre ce qu’est la vie

psychique, il est indispensable de ne pas surestimer la conscience ». Avec Freud

l’homme pour une grande part reste obscur en lui-même et on ne peut l’identifier à

la seule lumière de sa conscience. Il y a également l’inconscient qui joue un grand

rôle : névrose, folie, déséquilibre, démence…

L’inconscient psychique est un ensemble de désirs et d’idées refoulés par la

conscience. Mais ces désirs ne sont pas supprimés pour autant. Ils continuent d’agir

sur l’individu malgré lui. Mais au fait l’inconscient est-il une réalité ou une fiction ?

C’est l’analyse de l’hystérie qui va fournir à Freud les premiers éléments de sa

théorie. C’est vers 1885 qu’arrivé en France il s’intéresse à l’expérience de

l’hypnose. Il a soigné une fille qui présentait des troubles oculaires à la suite de la

mort de son père bien-aimé. Il hypnotisa la jeune fille qui raconta une scène

d’enfance au cours de laquelle elle avait eu envie de pleurer mais pour ne pas

incommoder l’assistance, elle avait retenu ses larmes en contractant fortement ses

paupières. Freud lui raconta la scène à son réveil et quelques temps après, elle ne

souffrait plus parce que l’origine du mal avait été retrouvée.

Cette expérience constitue une sorte de preuve expérimentale de l’existence de

l’inconscient en ce sens qu’il constitue un ensemble d’éléments qui surgissent

devant la conscience sans que celle-ci n’en connaisse l’origine et dans qu’elle puisse

8

lutter contre.

En général une pensée consciente est une pensée qui obéit aux lois logiques de

même un acte conscient est un acte qui tient compte de la réalité sociale. C’est un

acte qui se soumet à ce que Freud appelle le principe de réalité. C’est-à-dire que le

sujet se soumet aux exigences sociales.

Quant aux récits inconscients, ils traduisent souvent une grande incohérence. On y

trouve beaucoup de contradictions. Dans un même rêve une personne peut être une

même et autre personne.

**2.2.** **LES DIFFERENTES MANIFESTATIONS DE L’INCONSCIENT**

Les différentes manifestations de l’inconscient sont :

- **Les automatismes** : ce sont des actes acquis par l’habitude et par

l’apprentissage et qui ne sollicitent plus le concours de la réflexion pour être

accomplis. Exemple : marcher, pédaler un vélo

- **Les lapsi** : ce sont des actes qui involontairement marquent leur but. Pour Freud,

ils traduisent notre personnalité profonde car « c’est par eux que l’homme trahit

le plus souvent se secrets les plus intimes ».

- **Les rêves** : les rêves se présentent de façon illogique. Dans les sociétés

traditionnelles les rêves ont une importance car ils constituent des signes

prémonitoires. Selon Freud le rêve est la voie royale de l’inconscient. Le rêve

est toujours la voie détournée d’un désir réel.

- **Les névroses** : ce sont des troubles de comportements qui se manifestent par des

manies, des phobies, des angoisses. La plupart des névroses se forment à partir

de la tendre enfance. Une phobie est une sorte d’aversion, de dégoût vis-à-vis de

quelque chose qu’on arrive pas à expliquer ou qu’on explique difficilement. Les

névroses obsessionnelles sont des habitudes des malades constamment

préoccupés par une idée fixe ou un objet qui leur paraît bizarre et dont ils

cherchent vraiment à déchiffrer l’énigme. Cette idée obsédante a cependant un

sens selon Freud. En effet les obsessions sont des répétitions inconscientes de

scènes qui ont marqué négativement le sujet et qui ont été refoulées dans

l’inconscient. Les psychoses sont des formes de névroses plus graves

caractérisées par une perte de caractère avec la réalité et une altération du

fonctionnement mental.

9

 Freud pense que la plupart des névroses ont leur origine dans la vie

sexuelle du sujet. Pour expliquer les maladies mentales, il écrit ceci : « la

satisfaction de leur besoin érotique leur étant refusé dans la réalité, les hommes

se réfugient dans la maladie afin de pouvoir grâce à elle obtenir des plaisirs que

la vie leur refuse ».

**2.3. LA STRUCTURE DE LA PERSONNALITE HUMAINE**

Freud propose une nouvelle conception du psychisme humain. Il le décrit

sous deux topiques.

La première topique divise le psychisme humain en l’inconscient, le

préconscient et le conscient.

- **L’inconscien**t est le siège des pulsions et des désirs refoulés.

- **Le préconscient** : ce qui n’est pas encore et peut le devenir.

- **Le conscient** : ce qui se trouve actuellement dans le champ de la conscience. A

partir de 1920, Freud va changer cette topique pour une autre.

La deuxième topique comprend trois instances : le ça, le moi et le surmoi.

- **Le ça** : il représente dans la vie psychique les passions déchaînées. Il est

entièrement soumis au principe de plaisir. C’est la part animale de l’homme.

C’est le siège des pulsions, des instincts, des désirs.

- **Le moi** : c’est le deuxième niveau de la personnalité de l’homme. Il représente

selon Freud la raison, la prudence, la sagesse. Le moi c’est la conscience. Il

exerce une fonction de censure et de contrôle. Il obéit au principe de réalité.

- **Le surmoi** : c’est une sorte de conscience morale. C’est l’instance où émanent

la religion, la morale, les règles sociales. C’est le surmoi qui nous transmet les

traditions, les influences sociales ou parentales, les exigences du milieu sociales.

**3. CONSCIENCE – INCONSCIENCE – RESPONSABILITE DE L’HOMME**

**3.1. LA CONSCIENCE ET LA RESPONSABILITE HUMAINE**

La conscience est la condition de la liberté et de la responsabilité de l’homme.

Autrement dit c’est parce que l’homme possède la conscience qu’il peut être considéré

comme sujet libre et responsable de ses actes. Dire qu’il est libre suppose qu’il est

capable avant d’agir d’opérer un choix en toute connaissance de cause. C’est parce qu’il

est capable de faire ce choix judicieux qu’il peut être tenu pour responsable de ses actes.

10

C’est pourquoi seul un être humain en âge de penser est vraiment libre car il est

conscient de ce qu’il fait et de la portée de ses actes. Ni l’animal, ni le nourrisson, qui

n’est pas doué de conscience morale ne sont libres lorsqu’ils suivent leur instinct ou leur

simple appétit. La liberté suppose qu’un adulte sain d’esprit peut et doit assumer ses

propres actes mais être en mesure de les répondre.

**3.2. L’INCONSCIENT ET LA RESPONSABILITE HUMAINE**

« Le moi n’est pas maître dans sa propre maison ». Cette citation de Freud veut dire

qu’il y a en nous un réservoir de pulsions dont nous n’avons pas conscience mais qui

agirait en nous de manière insidieuse. L’homme est donc un être de pulsion et de désir

contrairement à l’anthropologie rationaliste qui pense que l’homme est essentiellement

un être de raison. L’homme connait des excitations internes et les pulsions désignent cette

énergie procédant de ces excitations. Cette énergie pousse l’individu à la satisfaction de

ses excitations.

Si l’on admet la détermination inconsciente de nos actes, si nous sommes soumis à des

forces psychiques qui nous échappent, que reste-il de la liberté humaine ? comment

concilier le postulat d’une détermination inconsciente de nos actes et la définition

traditionnelle de la liberté de l’homme ? Il y a une marge de liberté en l’homme. En effet

le mode de satisfaction des pulsions est libre. Les pulsions peuvent se réalisées, être

refoulées, ou transformées en leur contraire. Il dépend de l’homme s’il veut réaliser ses

désirs de choisir du moment et du lieu de la satisfaction de ses désirs. Par le refoulement

les tendances de l’individu sont rejetées dans les abîmes de l’inconscient. Le refoulement

se fait dans la résistance. Il s’agit d’une lutte entre le principe de plaisir et le principe de

réalité. L’homme doit opter pour la lutte afin de satisfaire aux exigences sociales. Le

refoulement peut handicaper l’individu sur le plan affectif : névrose, trouble de la

personnalité. Les pulsions refoulées peuvent être supprimées ou investies dans des

activités substitutives : création artistique, dévouement pour une cause noble, la recherche

intellectuelle.

**CONCLUSION**

L’étude de l’activité psychique de l’homme nous révèle que l’homme est un être complexe. Il

est un être de conscience et un être d’inconscience. Pour mieux appréhender ces notions nous

11

avons d’abord procédé à une élucidation conceptuelle puis nous avons analysé la part de liberté

de l’homme malgré la présence de l’inconscient en lui. Tout compte fait l’homme demeure libre

du fait de sa conscience parce que l’inconscient n’est pas la négation de la conscience. La

psychanalyse a contribué à éclaircir cette partie du psychisme tant ignoré par les philosophes

classiques. Cette étude nous aide à bien juger l’homme en évitant la condamnation totale de ces

actes.

12

**CHAPITRE II : AUTRUI**

**INTRODUCTION**

Nous pensons spontanément que l’individu existe indépendamment des autres. Nous

pensons même qu’il est en quelque sorte le principe et le but de la société, et que celle-ci doit

assurer la liberté des individus et les conditions de la réalisation de leur bonheur. Pourtant, il

n’en a pas toujours été ainsi : l’individu n’a pas toujours été pensé comme l’élément essentiel

de la société. Au contraire, dans toutes les sociétés traditionnelles l’individu n’a pas

d’importance, c’est la société qui prime. Ce n’est que la société moderne qui a permis

l’affirmation de l’individu (Durkheim).

Les rapports à autrui sont multiples : relations amoureuses, familiales, conflictuelles,

guerrières, professionnelles, religieuses, symboliques, politiques, concurrentielles, etc. Dans

chacune de ces relations, autrui m’apparaît sous un jour chaque fois complètement différent.

Pour s’orienter dans cette vaste multiplicité, un moyen commode est de regrouper ces rapports

en deux grandes catégories : les rapports conflictuels les rapports harmonieux. D’un côté, la

guerre, le conflit, la sujétion, la révolte, la concurrence, l’hostilité, la haine, la compétition,

l’injustice, la discorde ; de l’autre, la paix, la concorde, la symbiose, la complémentarité,

l’entente, l’échange, la justice, le commerce, la sympathie, l’amour. Ainsi l’homme se sent

existant grâce à l’existence d’autrui. Mais qui est autrui ? Comment je perçois l’autre ?

Comment je me communique à lui ? Puis-je le connaitre ? Est-il mon égal ? Quelle doit être mn

attitude vis-à-vis de l’autre ?

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

 Nous tenons pour synonymes les termes autrui, l’autre, le semblable, le prochain.

Définissons ces termes.

**Autrui** vient du latin '' *alter''* qui veut dire l’autre en général. C’est l’alter ego c’està-dire

l’autre

moi.

C’est

l’autre

qui n’est

pas moi

et

qui

ne

sera

jamais

moi.

**L’autre**

signifie

ce

qui

n’est

pas

la

même

la

chose,

ce

qui

n’est

pas

le

même

individu.

Ce

sens

se

rapproche

plus

de

autrui.

**Le**

**semblable**

veut

dire

ce

qui est de

même

nature,

de

même

apparence.

**Le**

**prochain** veut dire ce qui est proche par opposition à ce qui est loin ; ce qui est

proche dans l’espace et dans le temps.

13

 Au sortir de ces élucidations, nous pouvons dire que autrui est celui qui n’est pas

moi, qui est différent de moi, qui est de même nature que moi, de même apparence,

et qui est proche de moi dans le temps et dans l’espace.

**2. AUTRUI, MEDIATEUR INDISPENSABLE POUR ACCEDER A SOI-MEME**

**2.1. LA CONSCIENCE DE SOI REQUIERT LA RECONNAISSANCE**

**D’AUTRUI (HEGEL)**

Comme nous l’avons déjà vu, pour Hegel la conscience a besoin de s’extérioriser

et surtout de rencontrer autrui pour prendre conscience d’elle-même grâce à la

reconnaissance qu’autrui lui renvoie. Cette idée peut vous sembler exotique, mais

il faut admettre que notre vie sociale normale est intégralement structurée par cette

reconnaissance qu’autrui nous témoigne, et il n’est pas évident du tout de savoir ce

que nous serions sans cette reconnaissance. Selon Hegel, la lutte pour la

reconnaissance s’effectue essentiellement à travers le conflit, comme l’illustre la

dialectique du maître et de l’esclave :

*(1) Le conflit originaire*

Lutte entre deux individus pour le pouvoir ; au terme du conflit, l’un des deux

abandonne et se soumet : il sera l’esclave, le serviteur. Il se soumet, c’est-àdire

qu’il

préfère

la

vie à

la

liberté.

Il

nie

donc

sa

propre

liberté.

Il

se dissout

dans

la

conscience

du maître,

il

devient

l’instrument

de la

liberté

du maître.

*(2)*

*La relation*

*de servitude*

(a)

Le

maître

jouit,

comme l’animal.

Il

n’est

plus

en

rapport

à

la nature,

donc

sa

conscience

ne

se

développe

plus.

Il

a

besoin

de

l’esclave,

donc

il

le

reconnaît

comme

un

moyen,

le moyen

de

sa

survie.

(b)

L’esclave

prend

conscience

de

lui-même

dans

la

peur

de

la mort

et

travaille,

donc

développe

sa

conscience

en

humanisant

la

nature

(«

la

transformation

du monde

est

transformation

de soi

»).

Il

objective

son talent

en

l’incarnant

dans

un objet.

Il

prend

conscience

de

soi,

et du fait

qu’il

est

le

maître

de

la nature.

Il

découvre

également

qu’il

est

maître

de

soi,

contrairement

au maître

(qui

reste

dominé

par

ses

désirs

et

ses passions).

Il

se

libère

donc.

Il

est

reconnu

(comme

moyen)

par

le

maître.

14

La situation est donc asymétrique : le maître reconnaît l’esclave (comme

moyen) mais l’esclave ne reconnaît pas le maître.

*(3) L’émancipation de l’esclave*

L’esclave prend conscience que c’est par accident qu’il est esclave, que le

maître n’a rien de supérieur à lui, qu’au contraire il dépend de lui. Il va donc se

révolter et exiger que le maître le reconnaisse comme son égal.

**2.2. AUTRUI ME PERMET DE ME CONNAITRE MOI-MEME (SARTRE)**

Ce n’est pas dans le conflit mais dans l’épreuve du regard que Sartre voit le

paradigme de la relation à autrui, par laquelle je prends conscience de moi-même.

Quand autrui me regarde, j’éprouve directement sa subjectivité ; et en même temps

je me découvre moi-même comme objet, c’est-à-dire que je me connais. La

connaissance de soi est indissociable d’autrui, car je ne peux être objet que pour un

sujet.

Autrement dit, pour Sartre je fais l’épreuve de la liberté d’autrui à travers mon

propre esclavage – ce qui rappelle la vision de Hegel, dont Sartre était un grand

lecteur. Sartre donne un exemple concret de cette épreuve du regard d’autrui : le

phénomène de la honte. Cf. le texte de Sartre dans le manuel p. 65.

**2.3. AUTRUI EST LA CONDITION DE POSSIBILITE DE LA**

**CONSCIENCE ELLE-MEME (NIETZSCHE)**

Selon Nietzsche, la conscience elle-même est née du rapport à autrui. En

effet, il affirme que la conscience (humaine ou animale) est née du besoin

de communication, ce dont témoigne encore le fait que notre conscience se

manifeste essentiellement sous la forme du langage (car ce que nous

appelons « conscience » désigne le plus souvent la petite voix que nous

entendons dans notre tête et qui exprime nos pensées).

On peut aller plus loin et essayer de montrer qu’autrui n’est pas seulement

la condition de la connaissance de soi, mais qu’il est aussi la condition de

la connaissance des choses.

**3. AUTRUI EST LA CONDITION DE POSSIBILITE DE TOUTE**

15

**CONNAISSANCE**

**3.1. AUTRUI STRUCTURE MON « MONDE »**

Nous ne pouvons percevoir un monde objectif qu’à partir de l’idée d’autrui.

Nous projetons des « autrui » imaginaires, des points de vue qui donnent

son objectivité et sa solidité à notre monde. On peut en tout cas donner un

exemple concret qui montre que notre monde vécu est sans cesse structuré

par les autres. Pensez à la manière dont un espace (comme la salle de classe)

est structuré par les autres. Par exemple, voyez comment la fille (ou le

garçon) que vous aimez structure votre monde : la salle de classe (et le

monde entier) s’organise autour d’elle, en fonction d’elle.

**3.2. AUTRUI EST LA CONDITION DE POSSIBILITE DE LA SCIENCE**

Pour terminer, remarquons qu’on peut aller jusqu’à dire qu’autrui est la

condition de toute connaissance objective, car il est la condition de

possibilité de la science. En effet l’objectivité scientifique est une

intersubjectivité. La science a pour condition essentielle une

expérimentation et une observation qui doivent être objectives, c’est-à-dire

intersubjectives : reproductibles et partageables par plusieurs observateurs.

De plus la science s’élabore dans l’intersubjectivité du dialogue et donc

dans le rapport à autrui.

**4. LA DETERMINATION DU COMPORTEMENT PAR AUTRUI**

**4.1. AUTRUI COMME STRUCTURE EXISTENTIELLE : L’ETRE-**

**AVEC (HEIDEGGER)**

Autrui est une structure existentielle. Pour que nous puissions, d’une

manière générale, avoir rapport à autrui, il faut que notre être soit d’un

certain genre, qu’il ait une certaine compréhension ou entente d’autrui, de

ce qu’est autrui, etc. Cette disposition fondamentale de l’homme à

comprendre autrui et à avoir des rapports avec lui est ce que Martin

Heidegger appelle une *structure existentielle*. Le rapport à la vérité, au

temps ou au possible sont d’autres structures existentielles. Heidegger

appelle « être-avec » (*Mitsein*) la structure existentielle qui rend possible le

rapport à autrui. Cela exprime tout simplement le fait que l’homme est

16

essentiellement un animal social, qui « contient » en lui-même le rapport à

autrui. C’est-à-dire que même dans la solitude, j’ai rapport aux autres : je

pense aux autres, je détermine mon comportement en fonctions d’autres

humains (réels ou imaginaires).

**4.2. LE SOUCI DE LA DISTANCE**

L’être-avec se manifeste essentiellement comme souci de la distance.

L’homme (le Dasein) a le souci de la distance. Il se soucie de sa distance

aux autres. Le plus souvent, c’est pour combler cette distance : il s’agit

alors d’être comme tout le monde, de s’identifier aux autres pour être

reconnu et accepté par eux. Mais il s’agit parfois de se distinguer, de

« marquer la distance », de se différencier des autres, généralement pour

les dominer, pour être ou paraître supérieur. C’est en ce sens que Nietzsche

parlait déjà du « pathos de la distance », un concept que généralise

Heidegger :

**4.3.AUTRUI ET LE DESIR**

On remarque que l’imitation des désirs d’autrui vise au fond à imiter autrui,

que ce soit simplement pour ressembler aux autres, ou, plus subtilement,

pour s’en distinguer. Plus profondément, nous avons vu que ce souci de

ressembler ou de se distinguer repose sur le désir plus fondamental d’être

reconnu, aimé par autrui (le désir du désir de l’autre).

Adam Smith voit ainsi dans le rapport mimétique aux autres la source du

désir de richesse. Dans sa *Théorie des sentiments moraux*, il affirme que

les hommes s’intéressent aux autres avec sympathie (c’est-à-dire

empathie : ils sont tristes quand les autres sont tristes, et heureux quand les

autres sont heureux). Par conséquent nous cherchons à nous entourer de

gens heureux pour qu’ils nous communiquent leur bonheur. Cela explique

le désir de richesse, que l’économiste écossais cherchait à comprendre. En

effet, si nous désirons être riches, ce n’est pas simplement pour jouir de

biens matériels mais c’est surtout pour être heureux et donc avoir des amis

à qui communiquer ce bonheur. Le père idéologique du libéralisme ne

17

méconnaissait donc pas la source essentiellement sociale du désir de

richesse !

**4.4.** **LE REGARD D’AUTRUI ME CONSTITUE**

Nous avons vu plus haut comment autrui me permettait de prendre

conscience de moi-même. En ce sens déjà il me permet de me constituer,

puisque la conscience de soi fait partie intégrante de tout être humain. Mais

cette constitution de soi se joue également à un niveau plus concret et

directement visible : nos goûts, nos valeurs, nos comportements, nos

sentiments, nos croyances, bref, notre identité dans toute sa richesse et sa

diversité est constituée à travers notre rapport à autrui. L’homme est un

animal social. Il vit par et pour autrui. Selon Rousseau ceci est

particulièrement vrai pour l’homme civilisé :

L’homme sauvage et l’homme civilisé diffèrent tellement par le

fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur suprême

de l’un réduirait l’autre au désespoir. Le premier ne respire que le

repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l’ataraxie

même du Stoïcien n’approche pas de sa profonde indifférence pour

tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s’agite,

se tourmente sans cesse pour chercher des occupations toujours

plus laborieuses : il travaille jusqu’à la mort, il y court même pour

se mettre en état de service, on renonce à la vie pour acquérir

l’immortalité. Il fait sa cour aux grands qu’il hait et aux riches qu’il

méprise, il n’épargne rien pour obtenir l’honneur de les servir, il se

vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection, et fier

de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n’ont pas

l’honneur de les partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les

travaux pénibles et enviés d’un Ministère Européen ! Combien de

morts cruelles ne préfèrerait pas cet indolent sauvage à l’horreur

d’une pareille vue qui souvent n’est pas même adoucie par le plaisir

de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudrait que

ces mots, *puissance* et *réputation*, eussent un sens dans son esprit,

qu’il apprît qu’il y a une sorte d’hommes qui comptent pour

18

quelque chose les regards du reste de l’univers, qui savent être

heureux et contents d’eux-mêmes, sur le témoignage d’autrui plutôt

que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes

ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l’homme sociable

toujours hors de lui ne sait vivre que dans l’opinion des autres, et

c’est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu’il tire le sentiment

de sa propre existence.

Rousseau, *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les*

*hommes*, II

Et Pascal :

147. – Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en

notre propre être : nous voulons vivre dans l’idée des autres d’une vie

imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons

incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire et négligeons le

véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité,

nous nous empressons de le faire savoir, afin d’attacher ces vertus-là à notre

autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l’autre ; nous

serions de bon cœur poltrons pour acquérir la réputation d’être vaillants.

400. *Grandeur de l’homme*. – Nous avons une si grande idée de l’âme de

l’homme, que nous ne pouvons souffrir d’en être méprisés, et de n’être pas

dans l’estime d’une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette

estime.

404. – La plus grande bassesse de l’homme est la recherche de la gloire,

mais c’est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car,

quelque possession qu’il ait sur la terre, quelque santé et commodité

essentielle qu’il ait, il n’est pas satisfait, s’il n’est dans l’estime des hommes.

Il estime si grande la raison de l’homme, que, quelque avantage qu’il ait sur

la terre, s’il n’est placé avantageusement aussi ans la raison de l’homme, il

n’est pas content.

Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, § 147, 400 et 404

Le sociologue Erwin Goffmann a développé l’idée que notre identité est construite

19

comme un rôle face aux attentes d’autrui. C’est en fonction du regard d’autrui

(Goffmann s’est inspiré de la philosophie de Sartre), de ses attentes et de ses

réactions, que je me construis une identité sociale, c’est-à-dire un rôle crédible que

je joue devant les autres. Ce peut être le rôle d’enfant, de professeur, de père,

d’ouvrier, etc. Cela apparaît de manière flagrante dans un entretien d’embauche ou

dans un oral d’examen, par exemple. On parle d’interactionnisme symbolique pour

désigner cette sociologie qui considère que l’identité sociale se constitue à travers

les interactions sociales, les relations de « face à face ».

Pour conclure, l’exemple décisif qui permet d’expérimenter précisément à quel

point l’individu est constitué par son rapport à autrui est celui de l’enfant sauvage.

Un être humain ayant passé ses premières années à l’écart de tout contact avec

autrui ne maîtrisera évidemment pas la langue, et la faculté de langage pourra lui

rester inaccessible à tout jamais (ex. du Sauvage de l’Aveyron, étudié par Jean Itard

à la fin du XVIII

e

 siècle, et dont traite le texte de votre manuel, p. 60-61). Mais

l’observation des enfants sauvages montre que des fonctions plus simples encore,

comme la sexualité, ont besoin du rapport aux autres pour se constituer dans la

petite enfance : le Sauvage de l’Aveyron ne savait que faire de ses pulsions

sexuelles. Il faut donc croire que l’objet sexuel ne nous est pas immédiatement

donné par les sens, mais doit nous être indiqué au cours de notre développement à

travers les relations aux autres. On peut se souvenir à ce sujet des analyses de Freud

qui montre comment la sexualité se structure au cours de la petite enfance par le

complexe d’Œdipe.

**5. LE RAPPORT INTERPERSONNEL**

**5.1. L’HOMME EST UN LOUP POUR L’HOMME (LA HAINE. LA DISCORDE.**

**LA GUERRE)**

Nous avons vu comment Hegel pensait que la reconnaissance par autrui s’obtenait

essentiellement à travers des relations conflictuelles. Pour Hobbes, auteur de la

célèbre formule « l’homme est un loup pour l’homme », c’est son pessimisme

anthropologique qui lui fait concevoir le rapport à autrui sur le mode du conflit et

de la guerre.

Par nature, les humains sont égaux ; or l’égalité engendre la défiance, et la défiance

20

engendre la guerre. Ainsi pourrait-on résumer le raisonnement de Hobbes. Hobbes

affirme que cette guerre existe parfois concrètement, par exemple, à son époque,

chez les « sauvages de nombreux endroits de l’Amérique ». Mais cet état de guerre

est surtout une idée théorique destinée à montrer la légitimité de l’Etat, y compris

sous la forme de la monarchie absolue, car il met fin à cette guerre.

Pour Michel Foucault, au contraire, la guerre peut servir de matrice pour penser la

société, y compris une fois que l’Etat existe. Le grand théoricien allemand de la

guerre, Clausewitz, disait que « la guerre est la continuation de la politique par

d’autres moyens ». Foucault renverse la proposition et affirme que c’est peut-être

plutôt la politique qui est la continuation de la guerre par d’autres moyens. Il faudrait

penser la société comme un état de guerre civile permanent, chaque institution,

relation ou dispositif social n’étant que l’expression d’un antagonisme fondamental.

Pascal nous expose sans ambages sa conception des relations humaines : « Tous les

hommes se haïssent naturellement l’un l’autre. » (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 451)

Car selon lui « chaque *moi* est l’ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. »

(*Id*., § 455) C’est d’ailleurs notamment pour cela que « Le *moi* est haïssable »

(*Ibid*.).

Terminons par la formule de Sartre qui exprime cette vision négative du rapport à

autrui : « L’enfer, c’est les autres », écrit-il dans une pièce de théâtre (*Huis-clos*) où

il imagine que l’enfer consiste simplement à se retrouver enfermés à trois ou quatre

dans un salon. Bref, autrui peut apparaître comme un ennemi, et la guerre peut

fournir le paradigme pour penser le rapport à autrui, et donc par extension pour

penser l’ensemble des relations entre hommes, c’est-à-dire la société.

**5.2.** **L’HOMME EST UN DIEU POUR L’HOMME (L’AMOUR. LA**

**CONCORDE. LE COMMERCE)**

Baruch Spinoza tempère ce pessimisme en montrant que les hommes ne s’opposent

que dans la mesure où ils sont mus par les passions. Si au contraire ils agissent de

manière raisonnable, alors loin de s’opposer, ils s’accordent, et dans ces conditions

rien n’est plus utile à l’homme qu’un autre homme : l’homme est un Dieu pour

l’homme. « *C’est dans la seule mesure où les hommes vivent sous la conduite de la*

*Raison qu’ils s’accordent toujours nécessairement par nature*. »

21

**5.3. L’ETRE-AVEC NOUS PLACE DANS LA DIMENSION DE LA MORALITE**

**(HEIDEGGER)**

La structure existentielle de l’être, qui fonde tout rapport à autrui, fonde également

notre « entente » de la morale, c’est-à-dire qu’elle fonde notre être-moral, la

structure existentielle à partir de laquelle nous pouvons être bons ou méchants,

moraux ou immoraux.

Pour Heidegger, chaque mode d’être s’accompagne d’un souci caractéristique. Par

exemple, le souci de l’homme à l’égard des outils et des choses est la préoccupation.

Son souci à l’égard d’autrui est la *sollicitude*, ou *souci mutuel.* Cette structure

existentielle n’implique pas que nous nous soucions effectivement toujours des

autres. En fait, l’indifférence elle-même est un mode de la sollicitude : car

l’indifférence à l’égard d’un être humain n’a rien à voir avec l’indifférence à l’égard

d’un simple objet.

**5.4. LES SENTIMENTS MORAUX SONT INSPIRES PAR AUTRUI (HUME,**

**ROUSSEAU**)

Par « sentiments moraux », on peut désigner l’ensemble des sentiments inspirés par

autrui qui sont au fondement de la morale. Il existe une infinité de sentiments de ce

genre, mais ils se ramènent presque tous à la forme primitive de l’empathie. C’est

cela que David Hume désignait par le mot « sympathie », qui signifie

étymologiquement « pâtir avec ». Hume remarquait que notre sympathie était

d’autant plus grande qu’autrui nous est proche spatialement : je préfère ma famille

à mes amis, mes amis à ma patrie et ma patrie au reste du monde. Une telle partialité

pour ce qui est proche est au fond injuste – il n’y a pas de raison de préférer l’Anglais

à l’Allemand ou au Chinois –, et par conséquent le problème moral consiste, pour

Hume, à élargir le cercle de notre sympathie au monde entier.

Cette philosophie qui fait de la sympathie le sentiment moral à la source de toute

véritable bonté a été développée par Rousseau et par Schopenhauer. Rousseau

remarque tout d’abord qu’il y a en l’homme deux sentiments fondamentaux :

l’amour de soi et la pitié : « méditant sur les premières et les plus simples opérations

de l’âme humaine, j’y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont

l’un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes,

22

et l’autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être

sensible et principalement nos semblables. C’est du concours et de la combinaison

de ces deux principes, sans qu’il soit nécessaire d’y faire entrer celui de la

sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ».

Schopenhauer montre quant à lui que toute vraie moralité naît de ce sentiment

naturel de pitié. Il commence par adopter une attitude critique, et remarque que la

conscience morale se compose d’environ « 1/5 de crainte des hommes, 1/5 de

craintes religieuses, 1/5 de préjugés, 1/5 de vanité, 1/5 d’habitude ». Au terme de

son analyse, il reconnaît une seule véritable cause de moralité, dont toute bonté

procède nécessairement : la pitié : « Cette pitié, voilà le seul principe réel de toute

justice *spontanée* et de toute *vraie* charité. Si une action a une valeur morale, c’est

dans la mesure où elle en vient : dès qu’elle a une autre origine, elle ne vaut plus

rien. »

Remarquons que cette pitié, étant une « passion triste », ne plairait guère à Spinoza.

Celui-ci mettrait plutôt en avant deux choses : d’une part, les sentiments positifs

comme ceux de bienveillance. Si un sentiment doit nous inspirer de faire le bien des

autres, il vaut mieux que ce soit le désir de faire leur bonheur que la crainte de les

voir souffrir. Mieux vaut agir positivement que négativement. Deuxièmement,

Spinoza jouerait la raison contre le sentiment (de pitié) : « La Pitié, chez un homme

qui vit sous la conduite de la Raison, est en elle-même mauvaise et inutile. La Pitié,

en effet, est une Tristesse ; par suite, elle est mauvaise en elle-même. Quant à ce

bien qui en découle et qui est que nous nous efforçons de libérer de sa souffrance

l’homme dont nous avons pitié, nous désirons le faire par le seul commandement de

la Raison. » La raison est en effet le second moyen de prendre en compte l’intérêt

d’autrui. C’est ce que nous allons voir à présent.

**5.5. AUTRUI EST LA SOURCE DES COMMANDEMENTS MORAUX (KANT,**

**LEVINAS**)

Du point de vue théorique, toute morale consiste à tempérer son égoïsme afin de

respecter autrui, c’est-à-dire qu’elle recommande de prendre en compte aussi *son*

intérêt lorsque nous décidons de notre action. Ce principe simple et universel, encore

une fois, peut prendre de multiples formes. Je ne citerai que la maxime célèbre

23

élaborée par Kant. Kant a forgé quelques formules qui résument ce que doit être la

loi morale. L’une de ces formulations s’énonce ainsi : « Agis de telle sorte que tu

traites l’humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre,

toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. »

Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 2

e

 section

La loi morale peut donc se réduire à cette idée simple : autrui ne doit pas être

simplement envisagé comme un moyen (pour atteindre nos propres fins, satisfaire

nos propres intérêts), mais toujours aussi comme une fin, c’est-à-dire un être ayant

lui-même des intérêts, que nous devons prendre en compte.

Emmanuel Lévinas, quant à lui, voit dans l'autre un individu qui a travers son visage

nous interpelle et nous demande de prendre soin de lui. L'autre par son visage, par

son regard nous appelle à être responsable de lui. Il ira même jusqu'à dire que de la

responsabilité de l'autre nous sommes responsables.

**CONCLUSION**

A travers autrui, je peux me connaître et donc en savoir plus sur moi-même. Sartre dira «

qu’autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même ». Autrui me libère dans la

mesure où il remet en cause toutes les certitudes que je crois avoir. La présence d’autrui

m’enrichit par sa différence puisqu’il m’ouvre d’autres perspectives que la mienne et me permet

de ce fait une connaissance plus profonde de mon existence dans ce monde. Cet enrichissement

se fait sur la base d’un langage commun puisqu’il réclame une communication en général.

En définitive, l’autre ne m’est pas connaissable de manière totale ; il est cependant un

moyen pour moi de me connaître.

Sujet de réflexion

 ''Si tu es différent de moi, loin de me léser, tu m'enrichis.'' Saint-Exupéry

 Peut-on connaître autrui?

 L'enfer est-ce les autres?

 Faut-il respecter l'autre à cause de sa condition sociale ?

 La présence d'autrui nous évite-t-elle la solitude ?

24

**NOTION III : NATURE ET CULTURE**

**INTRODUCTION**

« Chasser le naturel, il revient au galop. » cette pensée populaire traduit la difficulté ou

l’impossibilité pour l’être humain de se débarrasser de ce qui est naturel en lui. Mais déjà, on

peut se demander s’il est raisonnable de vouloir se débarrasser du naturel. On peut dire que si

l’homme ne veut pas vivre selon la nature, c’est qu’il préfère vivre selon une civilisation, une

culture donnée. Y a-t-il une différence entre nature et culture chez l’homme ? Si oui, où se situet-elle

?

L’homme

est-il

un

être

naturel

ou

une

être

de

culture

?

Y

a

–t-il

des

cultures

plus

valables

ou

plus

riches

que

les autres.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

Les termes nature et culture sont polysémiques. Ils s’utilisent dans plusieurs contextes

et peuvent donc avoir plusieurs sens. Ainsi le terme nature n’a pas la même signification

dans les expressions : ‘’jeter ses ordures dans la nature’’, ‘’l’oiseau vole par nature’’ ;

de même le mot culture prend des significations différentes quand il s’agit de : ‘’la

culture du maïs’’, cet homme est de haute culture’’.

**1.1. DE LA NATURE**

**Sens biologique** : la nature peut désigner ce qui est inné ; ce qui est donné à la

naissance. A ce niveau, il vient du mot latin ‘’nastor’’ qui veut dire naître. Dans ce

sens naturel s’oppose à l’acquis.

**Sens physique** : la nature désigne l’ensemble des choses et des êtres vivants qui

sont dans l’univers. C’est la réalité objective qi existe en dehors et indépendamment

de la conscience. Ce sens dérive de l’origine grecque ‘’physis’’ : nature. Cette nature

comprenant le monde animé et inanimé, est le domaine privilégié de la science.

**Sens ontologique** : la nature peut désigner l’être d’une personne ou d’une chose.

Autrement dit, c’est le fait qu’une chose ou une personne soit telle et non pas

autrement. Ici, la nature renvoie à l’essence.

**1.2. DE LA CULTURE**

Ce terme peut se définir selon deux approches :

**Sens agraire** : la culture renvoie au travail de la terre, ce travail consistant à

25

entretenir des espèces végétales en vue de permettre de satisfaire aux besoins

alimentaires.

**Sens sociologique** : la culture renvoie à l’ensemble des valeurs matérielles au cours

de leur histoire. En un mot la culture renvoie à la civilisation. De ce fait, l’art, la

science, la religion, sont des éléments de culture. On peut dire que l’être humain se

cultive par l’éducation.

**1.3. SYNTHESE DE L’EXAMEN CONCEPTUELLE**

Dans le sens biologique, du mot nature, qui signifie ce qui est inné, nature et culture

sont opposées, du moins, elles ont différentes, puisque la culture renvoie à l’acquis ;

ainsi, l’homme naît avec des caractères fondamentaux et se cultive pour compléter,

entretenir ou redresser la nature. De ce fait, on considère que la nature est

essentiellement bonne et il faut de la culture pour l’entretenir ; donc elle est

insuffisante. Et l’importance de la culture est de compléter ou redresser la nature. Si

donc la nature et la culture sont différente, peut-on les dissocier chez l’homme ?

Autrement dit peut-on vivre naturellement sans culture ou peut-on vivre avec la

civilisation sans nature ? La réponse à cette question n’est pas aisée. Si « La culture

c’est ce qui reste quand on a tout perdu », c’est que la culture est aussi fondamentale,

c’est cela l’ambiguïté de l’être humain, partagé entre nature et culture. Pour Merleau

Ponty : « Tout est fabriqué et tout est naturel chez l’homme ».

**2. Y A-T-IL UNE NATURE HUMAINE ?**

**2.1. LA CULTURE EST UNE SECONDE NATURE**

Si la distinction conceptuelle entre nature et culture est assez claire, ces deux

composantes sont si intimement mêlés en l’homme qu’il est quasi impossible de

séparer, dans un cas donné, ce qui relève de la culture et ce qui relève de la nature.

Cette difficulté à distinguer nature et culture peut se comprendre à partir de notre

rapport à la *règle*. Les règles (de vie, de politesse, d’hygiène, etc.) nous apparaissent

d’abord comme des contraintes qui s’opposent à nos penchants spontanés, donc à

notre « nature ». Mais peu à peu, nous ***incorporons*** ces règles. Nous nous habituons

à elles, elles deviennent naturelles. Les règles de politesse, les manières de se tenir

à table, la maîtrise de la langue et des autres signes (gestes, signes exprimant nos

émotions, etc.) deviennent automatiques. Le chien lui-même salive spontanément

26

quand il entend le bruit de sa gamelle (réflexe de Pavlov). On peut encore prendre

l’exemple du musicien : après l’apprentissage de son instrument, il lui suffit de

penser à une note pour la jouer, sans devoir penser à l’endroit exacte où poser les

doigts ; et après apprentissage d’un morceau, il lui suffit de penser à la mélodie pour

la jouer, sans avoir besoin de penser à chaque note. Tout ceci vient de la capacité de

notre corps ou de notre inconscient à stocker des règles, de telle sorte qu’elles

n’apparaissent plus à la conscience et nous semblent donc naturelles : et il est vrai

qu’elles font alors partie de notre être, de notre nature. Ainsi le langage, les normes

sociales, et autres règles sociales incorporées (dans cet inconscient particulier que

Bourdieu appelle *habitus*) constituent autant d’exemples d’une culture devenue

nature.

**2.2.PEUT-ON « ETRE NATUREL » ?**

Si tout, en l’homme, est à la fois nature et culture, comment peut-on être naturel ?

Pascal disait que notre nature n’est jamais qu’une première coutume. Et en effet,

dans le meilleur des cas, « être naturel » signifie « être fidèle à ce que notre culture

a fait de nous ». C’est donc être sans affectation, c’est-à-dire être *spontané*, *normal*,

autrement dit c’est être *fidèle à sa culture*, et en aucun cas atteindre une nature

humaine originelle.

De plus, il est très paradoxal de s’efforcer d’être naturel. En effet, cela signifie

s’efforcer d’être spontané, ou encore affecter l’absence d’affectation. C’est une

véritable contradiction : nous ne sommes véritablement naturels que lorsque nous

n’y pensons pas. Dès que nous faisons attention à notre manière de marcher, voilà

que nous marchons d’une manière qui n’est plus du tout naturelle.

Plus généralement, celui qui s’efforce d’être naturel se construit toujours une

certaine représentation de la « nature » et s’efforce d’être conforme à cette norme.

Il est facile de montrer le caractère très artificiel et culturel d’une telle norme. Ainsi,

rien n’est plus culturel que le naturisme ou la volonté des peintres de retrouver la

naïveté de l’enfance. Dans le domaine philosophique proprement dit, l’école la plus

fameuse qui prône le retour à la nature est le ***cynisme***. Son principal représentant,

Diogène de Sinope (v. 413-327 av. J.-C.), affirmait que les cultures, qui varient d’un

lieu à l’autre, sont arbitraires et corruptrices. La seule véritable voie éthique est de

se fier à la nature universelle et d’imiter les animaux. Ainsi, Diogène rejette tout

27

modèle moral et tout conformisme et transgresse effrontément les normes sociales

par des actes provocateurs : il mange avec ses mains, urine et aboie comme un chien,

se masturbe en public, il mendie, il ne respecte aucune opinion et provoque même

les puissants. On dit qu’il vivait dans un tonneau, et quand Alexandre le Grand vint

le voir pour lui demander ce qu’il désirait, Diogène lui répondit : « Ôte-toi de mon

soleil.

**2.3.L’EXISTENCE PRECEDE L’ESSENCE**

C’est encore ce que dit Sartre, à un niveau encore plus profond. L’essence (la nature)

d’un outil précède son existence : l’outil est d’abord conçu, imaginé, avant d’être

produit. Pour l’homme, c’est l’inverse, en tout cas si Dieu n’existe pas : l’existence

précède l’essence. L’homme existe avant d’être ce qu’il est, il doit s’inventer luimême.

Il

n’y

a

pas

de

nature

humaine,

car

l’homme

n’est

jamais

que

ce

qu’il

se

fait.

L’homme

n’est pas quelque chose de donné, il n’est rien d’autre que la somme de

ses actes. Se référer à une « nature humaine » pour rendre compte de nos actes relève

de la mauvaise foi.

Peut-être faut-il tout de même tempérer ces analyses existentialistes en

reconnaissant qu’il réside néanmoins en l’homme une part de *facticité*, c’est-à-dire

de « donné ». L’homme est ce qu’il se fait, mais il ne part pas de rien. Le *corps* est

la manifestation la plus évidente de la facticité. Si l’homme a la faculté de se

projeter, il reste néanmoins enchâssé dans son corps et tributaire de ses besoins

naturels. C’est précisément à partir de cet ensemble de dispositions, de besoins et de

contraintes que la culture peut se développer.

**3. LE PROCES DE CIVILISATION**

Deux grandes approches permettent de saisir l’idée d’un développement culturel de

l’homme au cours de l’histoire. Dans une perspective politique, on peut montrer

comment la vie en société, par ses contraintes propres, éduque l’homme. Cette approche

peut être optimiste (Kant, Hegel) ou plus prudente, voire pessimiste (Rousseau). Dans

une perspective psychanalytique, Freud a essayé de montrer que la culture est fondée

sur le renoncement pulsionnel qu’elle impose aux individus.

**3.1.** **LA CULTURE COMME EDUCATION DE L’HOMME PAR LA SOCIETE**

28

Rousseau a posé de grands principes qui permettent de comprendre le

développement culturel de l’homme au cours de l’histoire. Un tel développement

suppose que l’homme ne soit pas figé dans une « nature » rigide, comme l’animal,

mais qu’au contraire il ait une certaine *liberté* et *perfectibilité*.

Selon Kant, c’est surtout en raison de la conflictualité et de la rivalité entre les

hommes, jointe à leur nécessité de s’associer néanmoins, qu’ils sont contraints à

développer leurs talents et leurs capacités.

A partir de cette idée, Kant montre comment les conflits humains mènent

progressivement à un ordre rationnel, national puis international (par l’Etat puis par

une Société des Nations), qui permet de réaliser dans des lois objectives les

dispositions morales de l’homme. En atteignant ainsi la justice et la paix, l’homme

parvient finalement au développement et à l’épanouissement absolu de son être.

Cette vision téléologique optimiste de l’histoire a été reprise, sous des formes

différentes, par Hegel et par Marx. Pour Hegel, c’est l’Etat qui réalise les

dispositions humaines en matérialisant socialement l’ordre rationnel que la

conscience humaine porte en elle : l’Etat est l’objectivation suprême de l’*Esprit du*

*monde*. Pour Marx, le développement économique ne s’arrête pas à l’Etat bourgeois,

démocrate et libéral tel que le connaît Hegel, mais mène au contraire, à terme, à la

disparition de l’Etat et à la réalisation d’un monde d’opulence à la fois communiste

et anarchiste. Là encore, la nature humaine peut enfin s’épanouir pleinement, car

l’homme est enfin affranchi de la contrainte naturelle et libre de développer

pleinement ses facultés (artistiques, intellectuelles, techniques, etc.).

**3.2. CRITIQUE DE LA CULTURE**

Rousseau est beaucoup plus prudent, voire pessimiste. Il souligne les aspects

négatifs du développement culturel et technique de la société, notamment du point

de vue de la moralité humaine. L’homme dit « civilisé » n’est pas meilleur que le

sauvage, bien au contraire.

Au-delà de ce défaut de la technique, qui nous affaiblit et nous asservit, le

développement de la culture se fait au détriment de la moralité. La raison nous

corrompt et met en nous bien des désirs et des actions qui ne se trouvent pas dans

l’âme simple et naturelle de l’homme primitif. En particulier, avec la civilisation

l’homme vit davantage en autrui qu’en lui-même.

29

Et Rousseau décline les tares de l’homme civilisé : sa « belle raison » a corrompu

son instinct simple et naturel de la justice. Ainsi Hobbes voit dans l’état de nature

un état de guerre parce qu’il met dans l’homme primitif des désirs de civilisé. C’est

seulement l’homme « cultivé » qui éprouve une jalousie et une envie d’autrui telles

qu’il ne peut rester en repos tant qu’il ne l’a pas dépassé, et préfère ainsi se livrer à

la concurrence, à la guerre et à l’exploitation d’autrui plutôt qu’à une vie paisible et

heureuse. Enfin, le progrès technique et culturel est à l’origine du travail et de

l’inégalité parmi les hommes.

Freud n’aborde pas la culture (ou civilisation) sous l’angle politique, mais sous

l’angle individuel et psychologique. Sa grande thèse est que la culture est édifiée sur

du renoncement pulsionnel. C’est-à-dire que pour exister, les sociétés doivent

imposer aux êtres humains des sacrifices affectifs et pulsionnels : ils doivent

renoncer à aimer certaines personnes et se voient contraints de tolérer et respecter

leurs adversaires et ennemis. Ainsi, le penchant à l’amour (*Eros*) aussi bien que le

penchant à l’agression (*Thanatos*) sont réprimés. Les intérêts individuels sont

sacrifiés au nom de l’intérêt collectif. C’est notamment par le biais du *surmoi* que la

répression et la sublimation des pulsions antisociales sont possibles.

**4. QUESTIONS ACTUELS**

Avec l’essor des sciences et la volonté de l’homme de progresser, nous assistons

aujourd’hui à une dégradation de la nature environnementale. Des forêts sont dévastées,

des espèces animales disparaissent. En un mot il y a déséquilibre de l’écosystème ce qui

joue négativement sur l’homme. Faut-il donc envisager un retour à la nature ? Des

efforts sont faits pour la préservation de la nature d’où la promotion de l’écocitoyenneté.

Il

y

a

également

le

problème

de

brassage

des

cultures

dont

la

colonisation

est

un

exemple

de

l’implantation

et

l’adoption

de

la culture

du maître.

Ainsi

l’ouverture

au

monde

à

travers

les

médias,

la

mondialisation

joue

énormément

sur

les

cultures.

De

plus

en

plus,

nous

sommes

éduqués

par

l’audio-visuel

et

certains

aspects

culturels

sont

négligés.

Face

à

une

telle

réalité,

nous

avons

le

choix

entre

deux

attitudes

:

l’une

consiste

à

faire

table

rase sur sa propre culture et à adopter celle des autres : c’est l’acculturation.

L’autre consiste à un effort d’intégrer la culture étrangère à sa culture : c’est

30

l’inculturation.

**CONCLUSION**

En somme nous nous posons toujours la question à savoir : où s’arrête la nature et où commence

la culture ? Si l’on examine les éléments caractéristiques (art, technique, religion) de la culture

humaine, la frontière est imprécise, sinon illusoire, variable dans leur contenu, mais partout

présentes. Ces deux expressions du genre humain montre que la culture pourrait dire que la

nature de l’homme est d’être un être de culture et que la culture est la nature même de l’homme.

31

**CHAPITRE III : LE TEMPS**

**INTRODUCTION :**

*« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Mais si on me*

*le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus* ». Ces propos de Saint Augustin,

*Confessions*, livre XI, ne nous sont pas étrangers car nous en faisons nous-mêmes l’expérience.

Le temps semble ineffable, inexprimable. Pourtant, il s'agit d'une notion familière, dont on fait

un usage fréquent dans la conversation : ‘’je n’ai pas le temps’’, ‘’le temps me manque’’, ‘’je

n’ai pas ton temps’’, etc. Le temps se caractérise à la fois par une évidence et un caractère

énigmatique. Chacun a une idée de ce qu'est le temps, parce que nous en faisons tous

l'expérience. Nous en avons une représentation suffisante pour les besoins de la conversation,

suffisante pour nous faire comprendre, pour que nous croyions parler de la même chose. Mais

cette notion est en réalité vague et confuse.

Cependant, puisque l'on fait usage du mot temps, c'est que l'on donne un certain sens à ce

mot. En analysant cette idée, il sera peut-être possible de l'éclaircir.

**1. LES CARACTERISTIQUES DU TEMPS**

**1.1. L’IRREVERSIBILITE DU TEMPS**

Le temps s’étale en trois moments : le passé, le présent et le futur et se parcourt

en sens unique de sorte qu’étant en 2018, je peux plus remonter en 1789 pour voir

la révolution française aussi intense que soit mon désir. Le temps passe et ne revient

plus et c’est avec regret que le poète s’écrit « Ô temps suspends ton vol ! » Mais

pendant combien de temps le temps suspendra son vol ? On retombe toujours dans

le piège. Le temps emporte tout sans retour, il m’empêche de fixer quoi que ce soit.

Héraclite le montre bien lorsqu’il dit : « On ne se baigne pas deux fois dans le même

fleuve. »

**1.2. TEMPS CYCLIQUE – TEMPS LINEAIRE**

Le temps cosmique est de nature cyclique. Les saisons reviennent perpétuellement

les mêmes. Les années se forment d’une manière cyclique, de même que les jours

et les heures. L’histoire est un cycle, un retour perpétuel, un recommencement.

32

Au-delà de cette conception, on peut entrevoir une autre qui est celle de la

conception linéaire du temps. En effet dans la perspective chrétienne comme chez

certains philosophes, l’histoire n’obéit pas à la loi du perpétuel retour. Elle est en

perpétuel progrès. Car elle est orientée vers un fin qui est l’accomplissement de la

liberté et chez les philosophes ou la rencontre avec Dieu chez les religieux.

Le temps ne fait pas marche arrière. Il avance. Une journée perdue reste une journée

perdue. Les heures que nous vivons sont comme des allumettes : elles ne servent

qu’à une seule fois. La journée d’hier ne reviendra plus.

Dans la bible le temps a une valeur sacrée. Jésus Christ sauve le temps. Il donne

chaque minute qui passe une valeur incomparable : chaque minute qui passe peut

être celle de la conversion, celle d’un complet retour à Dieu, celle de la grâce.

**1.3. TEMPS SUBJECTIF – TEMPS OBJECTIF**

Il y a deux façons de vivre le temps. D’une part, il est subi, vécu comme une

contrainte, quelque chose dont nous n'avons pas la maîtrise : on voudrait qu'il passe

plus ou moins vite, mais on n'y peut rien. Mais d'autre part, on sent bien qu'il n'est

pas complètement indépendant du sujet. Il passe plus ou moins vite selon l'humeur.

Le temps de l'ennui et de l'impatience n'est pas le même que celui de la joie. On doit

donc distinguer deux façons de concevoir le temps. Soit comme une réalité

physique, qui s'impose à nous, de l'extérieur, à la manière d'une chose. Soit comme

une impression, une idée, produite par le sujet.

Bergson montre qu’il n’y a rien de commun entre le temps connu par la science,

mesurable, quantifiable, milieu homogène dans lequel les choses évoluent et le

temps vécu qu’il nomme « *sentiment intérieur de la durée* ». Universel et objectif

le temps de la science n’existe pour personne. Par contre au niveau de la conscience,

le temps s’allonge ou s’accélère, pèse ou s’oublie en fonction des aléas de la vie, au

gré de l’humeur du moment. Ainsi la force de l’habitude pourra-t-elle donner

l’impression qu’il ne s’est rien passé, l’attente ou l’impatience faire de chaque

minute qui coule autant d’heures angoissantes, la mort d’un parent cher amener la

conscience d’une époque révolue.

Pour Bergson le temps d’une horloge, abstrait et régulier, défigure le temps réel,

la durée vécue par la conscience. La durée vécue est un pur changement qualitatif ;

elle ne se prête pas à la mesure. Deux minutes de souffrances atroces paraissent une

33

éternité tandis que deux minutes de joie paraissent comme un éclair.

En conclusion Il y a un temps absolu, le temps des horloges, qui s'écoule de

façon inexorable, toujours à un rythme identique, mais aussi un temps vécu,

psychologique, individuel et relatif. « *Les jours sont peut-être égaux pour une*

*horloge, mais pas pour un homme* » (Proust). Le temps, en effet, n'est pas

indépendant de la conscience que l'on en a. Il est élastique, il peut être plus ou moins

long selon l'état d'esprit du sujet. Or, le temps décrit par les physiciens, s'il permet

l'exactitude des calculs, ne correspond pas à notre expérience intime de la durée.

**2. LE PROBLEME DE L'ETRE DU TEMPS**

La notion de temps est familière. Chacun, en effet, sait bien de quoi est fait le

temps : le temps, c'est le passé, le présent et l'avenir. Mais cette définition ne résiste pas

à l'analyse. En effet, écrit Augustin, l'être du temps ne peut résider ni dans le passé ni

dans le futur, car passé et futur sont deux non-être. Le passé n'est pas - puisqu'il n'est

plus ; quant à l'avenir, il n'est pas davantage, puisqu'il n'est pas encore. L'être de l'avenir

soulève une difficulté supplémentaire car, de l'avenir, on ne peut même pas savoir avec

certitude s'il sera. Reste à examiner le cas du présent.

La tentation est grande de faire résider l'être du temps dans le présent car, à

l'inverse du passé et du futur, le présent, semble-t-il, est. Mais à l'analyse, nous nous

rendons compte que le présent nous échappe, qu'il est insaisissable. En effet, le présent,

aussitôt qu'on essaie de l'identifier, n'est déjà plus présent, mais passé. Le présent fuit,

il coule en direction du passé. Si l'on considère l'année présente, on voit qu'en réalité

elle n'est pas tout entière présente. Sur les douze mois qui la composent, onze sont déjà

passés ou bien encore à venir.

En outre si l’on considère le temps comme une entité constituée très brefs qui se

succèdent, alors il parrait impossible de vivre le présent car dès lors que nous prenions

conscience du présent il appartient déjà au passé.

**3. LE TEMPS AMI OU ENNEMI ?**

**3.1. TEMPS OU ENNEMI**

Nous ne sommes pas maîtres du temps, qui apparaît comme une malédiction.

La perception que l'homme a de l'espace n'est pas si tragique : « *Le temps, marque*

34

*de mon impuissance ; l'étendue de ma puissance* » (Jules Lagneau.) Quel que soit

le pouvoir d'un homme, il se heurte toujours à la limite infranchissable qu'est le

temps. Dans l'espace, je peux me déplacer à mon gré. En revanche, il est impossible

d'arrêter le temps. Le vœu du poète *« O temps, suspends ton vol* » est vain. Je ne

peux pas davantage l'accélérer afin qu'il ne dure pas, dans le but par exemple de

satisfaire mon impatience.

Dans l'espace, on peut changer de direction et même revenir en arrière. A

l'inverse, le temps est irréversible, il ne s'écoule que dans un sens. Il est impossible

d'en remonter le cours. « *On ne se baigne jamais deux fois dans un même fleuve* »

dit Héraclite. A deux moments successifs, même très proches, le temps a déjà passé,

ils ne sont pas identiques. La vision héraclitéenne du temps est tragique. Le

tragique, c'est le destin. Dans une tragédie, tout est joué d'avance. Dès le début, les

jeux sont faits. Le dénouement est fatal, parfois même annoncé. En ce sens, toute

tragédie est la « *chronique d'une mort annoncée* ». Le temps s'écoule, lui,

inexorablement. C'est une fatalité. Le temps, c'est ce qui emporte tout. « *Tout coule*

», dit Héraclite (panta rei). Rien ne demeure identique, toute chose vieillit et périt.

Le temps, c'est le vieillissement et la mort, à quoi personne n'échappe.

**3.2. TEMPS PHYSIQUE**

Si l'on veut définir le temps de façon objective, il est nécessaire d'ôter de la

représentation que l'on en propose tout son côté affectif, tous les sentiments, tels

que la peur, qu'il inspire. Les physiciens se soumettent à cette exigence. Le temps

est conçu comme une réalité physique indépendante de la conscience. Le temps,

dans la physique moderne, est ce qui sert à mesurer la durée des événements

physiques. C'est le temps tel qu'on s'y réfère dans les expériences, par exemple pour

mesurer la vitesse d'un mobile, le temps que l'on mesure et que l'on chronomètre.

Pour mesurer la vitesse d'un corps, on relève ses positions successives aux instants

t1, t2, t3, etc. Le temps est ici une quantité. La physique moderne a fait du temps

une grandeur mathématique. Le temps est indifférent aux mouvements qui le

mesurent ou qu'il mesure. Il est indépendant du mouvement des choses, si bien qu'il

subsisterait même si rien ne se passait, c'est-à-dire s'il n'y avait pas de monde.

**4. LE TEMPS COMME MARQUE DE MON IMPUISSANCE ET SOLUTION**

35

Face à l’impuissance de l’homme à l’égard du temps que faire ? Faut-il se résigner

comme un mouton conduit à l’abattoir ? Que dois-je faire ? Éphémère est le mot

qu’utilisaient les Grecs pour parler de la condition des hommes. Les hommes

apparaissent pour disparaître comme des ombres et des fumées. Étymologiquement est

éphémère ce qui ne dure pas et se fane aussitôt dans la mort et dans l’oubli. A défaut de

gagner l’éternité réservée aux dieux, les anciens souhaitaient gagner de la permanence.

Avoir une progéniture, laisser une œuvre qui nous survivra rentrent dans ce cadre. Il

nous revient donc d‘’immortaliser’’ nos actions.

**4.1. L’ANTICIPATION, CLEE DU SUCCES**

L'avenir, dans une certaine mesure, peut être prévu. Un certain groupe de

phénomènes, ceux dont s'occupent les sciences de la nature, peuvent être prévus

d'une manière exacte. Ces faits sont ceux qui obéissent à des lois, qui se répètent de

façon régulière, de telle sorte que l'on peut annoncer leur réitération. Dans la vie

quotidienne mon rapport à l'avenir prend la forme du projet. L'homme ouvre la

dimension du futur en se projetant vers lui. La notion de projet est à prendre au sens

de se jeter vers quelque chose, se jeter vers une fin, de réaliser une action dont on

verra les fruits dans le futur. L’avenir nous fait signe, nous renvoie au présent de

l’action qui doit le préparer, nous invite au sérieux.

**4.2. LA MEMOIRE**

Ce qui est passé, semble-t-il, cesse d'être. Avoir été puis n'être plus n'est pas la

même chose que n'avoir jamais été. Par le souvenir, nous pouvons faire subsister le

passé, revivre des événements que le temps semble avoir emprisonnés dans un

coffre. Par la mémoire et le souvenir donc, nous prenons une revanche sur le temps.

En ce sens, nous avons un devoir de mémoire vis-à-vis de ce qui a marqué l’histoire

de l’humanité et dans une certaine mesure, nos histoires personnelles et

individuelles. Et Alfred de Musset de dire : « Un souvenir heureux est peut-être sur

terre plus vrai que le bonheur ».

**CONCLUSION**

Quelle que soit la manière dont on le conçoit, le temps reste pour nous une contrainte

36

en ce qu’on ne peut y échapper et qu’on ne peut le remonter, et là encore, on s’aperçoit qu’il est

la marque de notre finitude. Mais loin d’être simplement destructeur, le temps se révèle comme

ce qui permet à toute chose d’atteindre sa pleine maturité, réalisation. L'enfant grandit. A côté

du temps qui tue, nous avons le temps qui fait vivre, à côté du temps qui blesse, nous avons le

temps qui guérit. Le temps est aussi fait de promesse parce qu’il crée en nous l’espoir. Or

disons-nous : *« l’espoir fait vivre* ».

**Sujet de réflexion sur le temps**

 Le temps n'est-il qu'une succession d'instants ?

 Les instruments de mesure du temps nous font-ils connaître ce qu'il est ?

 Le temps se réduit-il à la conscience que nous en avons ?

 Faut-il opposer la durée vécue et le temps des choses ?

 L'homme est-il prisonnier du temps ?

 Le temps est-il essentiellement destructeur ?

 Pour la liberté, le temps est-il un obstacle ou un moyen ?

 N'y a-t-il que le présent qui soit digne d'estime ?

 Est-il possible de vivre au présent ?

 Le passé est-il à jamais révolu ?

 Est-ce ne pas savoir vivre que de se retourner sur le passé ?

 L'avenir a-t-il plus de valeur que le présent ?

 L'avenir nous appartient-il ?

37

**CHAPITRE IV : L’HISTOIRE**

**INTRODUCTION**

En français, le mot « histoire » exprime deux choses : il indique en premier lieu le récit

des événements passés et constitue une Histoire en tant que discours voire en tant que science,

et en second lieu l’histoire est l’ensemble de ces événements au moment où ils se produisent,

on parle alors de cours de l’histoire.

Deux problèmes qui paraissent différents se posent alors à propos de ce concept : d’une

part, comment écrire l’histoire, puisqu'elle parle de ce qui n'est plus ? A quelles conditions peutelle

être

une

science

du

passé

?

D’un

autre

côté,

si

l’on

parle

d’un

cours

de

l’histoire,

quel

estil

réellement, autrement dit, l’histoire de l’humanité a-t-elle un sens, une orientation globale

vers un but précis ?

On sait que le passé a un rôle dans les événements présents, la question est alors de

savoir lequel et comment, voire pourquoi, mais aussi parce qu’il engage la question de

l’humanité, à savoir que ce que je fais, en ce moment a des sources dans le passé, mais aussi

des répercutions sur le futur. Ces deux problèmes paraissent différents, mais ils sont en fait liés,

donc il y a un lien entre les deux sens du mot « Histoire » d’où est venue cette idée d’écrire et

de décrire les événements d’une civilisation, en d’autres termes, l’histoire a elle-même sa propre

histoire, c’est à dire une origine avec des auteurs dont l’existence est incontestable et avec une

évolution des méthodes utilisées.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

Comme nous nous l’avons dit dans l’introduction, l’histoire est l’étude des

événements du passé. Selon Hérédote, l’histoire avait pour objet de rapporter fidèlement

les événements, de les fixer, et de les transmettre aux générations futures. De cette façon,

l’histoire, c’est la mémoire de l’humanité.

Hérodote (-485 ;-420), était grec. Chez lui, l’Histoire est uniquement synonyme

d’informations et d’enquêtes, ce qu’il montre parfaitement en écrivant ses Guerres

Médiques, c’est à dire les guerres des Grecs contre les Perses. Malheureusement, dans

ce qu’a écrit Hérodote, il n’y a pas de sélection d’informations, mélangeant ce qui est

essentiel avec ce qui est évitable (comme le menu des Grecs en temps de guerre…),

38

mais ce livre contient malgré tout, des informations très précieuses sur les mœurs, la vie

quotidienne et les institutions de l’époque.

Ensuite vient Thucydide qui est contemporain du premier, qui transforme ce

simple récit en un véritable modèle de récit historique. La différence d’avec Hérodote

est que Thucydide a voulu dégager un principe d’intelligibilité, c'est à dire qu’il ne se

contente pas de décrire, mais il cherche les causes et dépasse Hérodote en ce que sa

méthode se veut être plus exacte et plus rigoureuse. Donc, l’approche n’est plus

seulement narrative, mais elle se veut aussi être critique. En bref, Thucydide a introduit

en Histoire le souci d’objectivité. Ainsi, on est passé d’une discipline littéraire à une

discipline scientifique qui s’appuie sur des documents analysés rigoureusement ; on

utilise encore la méthode scientifique en Histoire pour dater certains documents, les

identifier et les authentifier.

Il faut distinguer deux principes rigoureusement différents que sont la Chronique

et l’Histoire. Pour ce qui est de la chronique, les événements sont simplement relatés

dans l’ordre de leur apparition sans en donner aucunement de causalité, ce qui diffère

dans son essence même de l’histoire.

Cette exigence de rigueur scientifique fait-elle de l’histoire une science à part

entière, à savoir une discipline dont le principal caractère est l’objectivité ?

2. **L’HISTOIRE EST-ELLE UNE DISCIPLINE SCIENTIFIQUE ?**

Pour beaucoup d'esprits, l'histoire ne peut pas être une science au même titre que

les autres sciences pour plusieurs raisons. La première est lié à l'objet d'étude de

l'histoire : le passé. Nous savons que le passé est à jamais révolu et qu'on ne peut

reprendre ou revivre un événement historique. Or dans les autres sciences dites exactes

cela est possible (en laboratoire, on peut reprendre maintes fois une expérience).

L'autre limite tient du fait que les vestiges du passé sont parfois incomplets,

détruits et leur interprétation impossible. Et avec le temps s'installe l'oubli, la destruction

des vestiges. Elle se fie parfois à des sources orales or l'oralité est éminemment

subjective.

Une autre idée principale du refus de considérer l'histoire comme une science est

liée au caractère principal d’une science exacte : l’objectivité. Est objectif ce qui ne

souffre d'aucun débat, ce qui fait l'unanimité. Or en histoire cela semble compliqué car

l'homme aborde les événements avec sa personne, son histoire, sa subjectivité. Ex : le

39

vainqueur et le vaincu n'ont pas la même façon de raconter leur histoire. C'est pourquoi

il est aussi difficile de s'attacher aux témoignages des acteurs de l'événement.

Malgré toutes ces réserves, l'histoire peut prétendre au statut de science. En effet, si elle

n'était qu'un conte de fée, elle ne serait pas étudier à l'école comme une discipline à part

entière.

Il faut aussi ajouter que l'historien dans sa démarche adopte une attitude critique

vis-à-vis de ces sources. Il prend de la distance avec les témoignages et mieux, il fait

une confrontation des documents afin d'établir la vérité des faits. Il vise donc

l'objectivité. C'est pourquoi Fénelon affirmait que l'historien n'est d'aucun temps ni

d'aucun pays.

L'historien dans sa démarche fait aussi appel aux autres sciences. C'est ainsi

qu’en histoire on peut procéder à la datation au carbone 14, aux progrès scientifiques et

techniques.

Malgré tout, une grande question demeure. Si l'histoire peut être entendue

comme l'ensemble de événements qui ont cours (qui se déroule), on peut se poser la

question suivante : qui fait l’Histoire, et par extension, l’Histoire a-t-elle une orientation

globale et une signification, autrement dit un sens ?

**3. LE DEVENIR HISTORIQUE**

Si l’Histoire a un sens, cela implique que les individus la construisent de manière

consciente agissent avec des intentions et des buts précis. Or, de prime abord, il est rare

que les individus se sentent auteurs de leur histoire. Ils se perçoivent en fait plutôt

comme des victimes, (L'Afrique victime de l'histoire) ce qui est une des sources d’une

croyance en un destin ou une providence divine.

**3.1. LE DESTIN**

Le destin est une force impersonnelle qui a déterminé à l’avance le cours général

des événements et contre laquelle toute intervention personnelle reste impuissante.

Par exemple, chez les Grecs, l’Histoire est vue comme une sorte de grand théâtre où

les hommes, tels des pantins, se livrent à des combats dont la signification réelle

leur échappe. Et on ne peut rien changer. Toute volonté de redéfinir le cours de

l'histoire, précipite son avènement. Et l’homme est impuissant face au cours des

choses. La conception de l’éternel retour du même, la conception cyclique du temps

40

et du monde sont un signe de cette impuissance.

**3.2. LA PROVIDENCE**

La providence, contrairement à l’idée de destin est une puissance personnelle

puisqu’elle émane de Dieu, bienveillante, et qui oriente l’histoire humaine de façon

ascendante. Dans tout événement L’Ancien Testament se démarque donc de la

conception cyclique, introduisant une image de l’histoire comme processus linéaire.

En effet, l’histoire du peuple juif se situe entre un commencement, la Création, et

une fin, le Jugement dernier. Venons-en à présent à la conception chrétienne. Pour

Saint Augustin, ce qui seul peut conférer un sens à l’histoire humaine, terrestre, c’est

l’Histoire sainte. Celle-ci, qui doit être l’unique objet d’attention, éclaire la

première, en dévoile la vérité. C’est la providence divine, auteur de l’histoire, qui

conduit le monde. L’histoire de celui-ci s’explique donc en référence aux grands

moments de l’histoire sainte, par exemple l’incarnation de Dieu en Jésus-Christ.

**4. LES PHILOSOPHIES DE L’HISTOIRE**

Il s’agit d’une réflexion philosophique appliquée à l’histoire. La plupart des

philosophies qui ont tenté une telle entreprise se sont avant tout fait une idée de la nature

en se disant que l’action des hommes n’était que de la transformer. L’histoire

s’achemine vers l’accomplissement de la liberté.

**4.1.** **LA CONCEPTION IDEALISTE DE L’HISTOIRE**

Pour Hegel (1770-1831) « la raison gouverne le monde » autrement dit derrière

l’agitation et le semblant de désordre qui caractérisent nos actions individuelles, se

cache un ordre passionnel, intelligible qui donnerait un sens à notre histoire.

L’histoire est donc rationnelle. Et cette raison se réalise dans et par son contraire, la

déraison. Le spectacle de la violence et du désordre sont le moyen dont se sert la

raison pour se réaliser.

Cette théorie s’actualise donc dans une série de couples opposés : le droit advient

par la force, l’universel par les intérêts particuliers, l’esprit par la nature, etc. Ainsi,

Jules César, combattant ses ennemis, poursuivait-il son intérêt particulier, mû par sa

passion ; mais par là même, il a étendu le monde romain, « détermination nécessaire

dans l’histoire de Rome et dans l’histoire du monde ».

Le devenir historique est le résultat de l’incarnation de l’Idée qui se sert des grands

41

hommes pour réaliser sa volonté.

**4.2.** **LA CONCEPTION MATERIALISTE DE L’HISTOIRE**

Karl Marx (1818-1883) et Friedrich Engels (1820-1895) s’attèlent à la tâche de

mettre au jour les contradictions sociales, économiques et politiques, dans lesquels,

ils voient la dynamique d’engendrement du nouveau dans le procès de l’histoire.

La « lutte des classes » apparaît comme le « moteur de l’histoire ». C’est fort de ce

constat qu’il affirme dans **Le M*anifeste du parti communist*e** : « L'histoire de toute

société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de la lutte des classes ». Chez Marx,

dans toute société et à toute époque, il existe des classes antagonistes. Par exemple,

au XIX° siècle, il y avait deux classes principales, à savoir les capitalistes, c’est à

dire ceux qui possédaient les moyens de production et le prolétariat qui ne possédait

rien et était obligé de vendre sa force de travail aux capitalistes pour pouvoir

survivre. Ce qu’il faut savoir, c’est que l’Histoire, chez Marx comme chez Hegel

suit un mouvement dialectique : on passe d’un mouvement de production à un autre

parce que les classes antagonistes entrent en lutte. Cette lutte émancipatrice aboutit

à un horizon : le communisme, la société sans classe.

**CONCLUSION**

Né au 5ème siècle avant notre ère avec Hérodote, l’histoire (étymologiquement enquête)

en tant que connaissance des évènements passés, rompt avec le mythe ou la légende. On note

donc dès le départ un souci d’exactitude, d’objectivité.

Certes l’historien ne doit pas manquer de rechercher la plus grande impartialité et d’adopter une

distance critique à l’égard de ses sources (les archives par exemple). Mais il serait trompeur de

penser que l’objet historique idéal serait celui qui s’identifierait à l’objet que considère le

physicien ou le biologiste. L’historien ne peut oublier qu’il a affaire à des évènements porteurs

de sens (et non simplement à des faits répondant aux lois de la nature), reflets d’intentions

parfois obscures, sans que cela n’invalide sa prétention à la scientificité.

On comprend donc que le réel objet de l’histoire est l’agir humain ; l’historien est celui qui nous

amène à comprendre cet agir.

42

**DEUXIEME PARTIE : LA PRATIQUE ET LES FINS**

43

**NOTION I : L’EXISTENCE ET LA MORT**

**INTRODUCTION**

Couramment, on dit d’une chose ou d’une personne qu’elle existe, quand elle est réelle quand

peut être perçue par les sens, ou conçue par la raison. L’existence apparaît comme une donnée

concrète que l’on ne fait que constater par la pensée ou par les organes de sens. Qu’est-e qui

définit essentiellement l’existence ? On admet couramment que tout ce qui existe subit le temps

et s’achemine irrémédiablement vers la mort. Pour Paul Valéry, « L’homme est adossé à la mort

comme le causeur à la cheminée ». Faut-il alors considérer que la mort est le plus grand ennemi

de l’homme ? L’existant peut-il vaincre la mort ?

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

**1.1. L’EXISTENCE**

Exister et être sont des termes apparemment équivalents. Mais cette équivalence est

trompeuse, car l’être peut se dire de deux façons. Dire d’une chose qu’elle est, c’est

poser son existence ; dire ce qu’elle est, c’est définir son essence. L’existence, par

conséquent renvoie à l’être, non en tant qu’essence, mais à l’être en tant qu’il

s’oppose au néant. C’est pourquoi l’existence est d’emblée non pas l’objet d’une

définition, mais d’une interrogation : être ou ne pas être ? Ou encore : pourquoi

existons-nous ? La question de l’existence émerge à partir de la conscience du néant

et de la mort.

Exister, pour l’homme, ne se réduit jamais entièrement au simple fait d’être.

L’existence, d’ailleurs, est un terme qui qualifie le plus souvent une vie humaine.

Car contrairement aux choses de la nature qui simplement sont là, seul l ’homme

existe, c'est-à-dire prend conscience de son existence et pose la question de son sens.

**1.2. LA MORT**

 La mort est généralement définie comme étant la cessation définitive de la vie. La

vie étant définie par Bichat comme « l’ensemble des fonctions qui résistent à la

mort ». Sur le plan médical, la mort correspond avec le tracé plat de l’électroencéphalogramme.

Sur le plan philosophique, peut-on concevoir la mort comme

étant l’antithèse de la vie ? Ce qui met fin à la vie est-elle l’achèvement total de

44

l’existence ? L’homme peut-il triompher de la mort ?

**2. PENSER L’EXISTENCE**

**2.1. LA PHILOSOPHIE RATIONALISTE**

Le rationalisme est une doctrine selon laquelle toute connaissance dérive de la raison

et non de celle de l’expérience des sens. Cette doctrine considère que l’existence

humaine n’a de sens qu’à partir du moment où l’être humain s’investit dans la

recherche de la vérité. Pour le rationalisme au-delà de la simple présence de

l’homme, il y a la conscience qui détermine son existence. Pour Hegel, « Les choses

de la nature n’existe qu’immédiatement et d’une seule façon, tandis que l’homme

parce qu’il est esprit à une double existence. »

Depuis l’antiquité, Platon au nom de l’idéalisme affirmait qu’il « faut apprendre à

mourir » c’est-à-dire nous libérer de l’emprise de nos sens qui nous font prendre

l’apparence pour la réalité afin d’accéder à l’essentiel. Aussi faut-il apprendre à

exercer sa raison pour donner un sens à son existence. C’est dans ce sens que

Bertrand Russel (1872-1970) affirme : « Celui qui n’a aucune teinture de

philosophie traverse l’existence emprisonné dans des préjugés dérivés du sens

commun des croyances habituelles de son temps. »

**2.2. LA PHILSOPHIE DE LA VIE**

Il y a des philosophes qui privilégient la vie au concrète. Il s’agit d’Epicure qui

s’intéresse à l’existence humaine en tant que réalité vécue. Nietzsche également fait

la promotion de cette philosophie de la vie en considérant que l’homme doit

s’intéresser la vie présente qui le concerne directement. Pour eux exister c’est

s’intéresser à la vie avec ce que le sens nous donne comme plaisir.

**2.3. L’EXISTENTIALISME**

C’est un courant de pensée qui est né en France après la seconde guerre mondiale.

Il a comme thème central la réflexion de l’existence humaine. Attentifs à la question

du sens de l’existence, les existentialistes font de l’angoisse un sentiment qui révèle

la condition fondamentale de l’homme. Chacun est en effet seul face à lui-même

pour décider du sens qu’il donnera à sa vie. Toutefois, il convient de faire, à cet

égard, une distinction entre l’existentialisme chrétien dont Kierkegaard Soren

45

(1813-1855) est considéré comme le fondateur et l’existentialisme athée de Jean

Paul Sartre (1905-1980).

Pour l’existentialisme chrétien, le sentiment d’angoisse exprime

l’incommensurabilité et la transcendance de Dieu par rapport à l’homme, qui doit

faire un choix non seulement éthique mais religieux. L’angoisse existentielle trouve

comme solution la foi. Chez les existentialistes croyants, Gabriel Marcel fait de la

foi une nécessité existentielle liée à la condition humaine. Lorsqu’un sujet n’est plus

rentable pour ce monde capitaliste, il est d’une manière ou d’une autre rejeté, et c’est

donc logique qu’il se détourne de ce monde pour donner un sens à sa vie.

Pour Heidegger Martin (1889-1976), l’angoisse est indépassable, sauf à la fuir. Face

à elle, l’homme est privé de tout recours et doit penser son existence dans l’horizon

de la mort.

Pour Jean Paul Sartre, l’absolue contingence de l’existence rend impossible toute

croyance en Dieu. Mais en même temps, cette contingence est ce qui rend possible

la liberté de l’homme, lequel décide, par ses actes et ses choix, du sens qu’il entend

donner à sa vie. Pour Sartre la vérité d’un homme réside dans son devenir. L’homme

se détermine librement au cours de l’existence. On ne nait pas pour devenir quelque

chose de précis ; c’est au cours de l’existence que l’homme se forge son destin. Dans

la logique de Sartre, l’existence de Dieu est un obstacle à l’affirmation de

l’autonomie humaine. Selon lui, l’homme ne nait pas avec un attribut ; ce que nous

sommes relève tout simplement de notre manière d’exister. Dans ce sens, Simone

de Beauvoir affirmait : « On ne nait pas femme, mais on le devient ». L’existence

humaine, c’est le lieu de l’absurde. Au fond, la vie n’a pas de sens et à un certain

moment donné, le sujet peut dégurgiter (vomir) la vie (confère La nausée de

J.P.Sartre).

Cependant, les tendances existentialistes (athée et croyant) sont unanimes à

reconnaitre qu’exister, c’est donner un sens à sa vie. Ce faisant, ne donnons-nous

pas également un sens à la mort ? Y a-t-il une différence entre penser l’existence et

penser la mort ?

**3. PENSER LA MORT**

La mort va devenir une question métaphysique car plusieurs philosophes vont introduire

cette question dans leur problématique.

46

**3.1.** **PLATON** (428-348 avant Jésus Christ)

Chez Platon l’âme est parente des Idées, réalités intelligibles, éternellement

identiques à elles-mêmes, non soumise à la corruption et au changement comme le

sont les choses sensibles qui en sont la copie imparfaite. La patrie du philosophe est

le « ciel des Idées », qu’il cherche à atteindre et que la mort lui permet d’atteindre.

Pour Platon donc, « philosopher, c’est apprendre à mourir ». La mort platonicienne

est synonyme de libération. Le corps est considéré comme étant le premier obstacle

au plein épanouissement de l’esprit : « Les yeux de l’esprit commencent à s’ouvrir

quand ceux du corps commencent à baisser ». Il s’agit là donc d’une pensée

spiritualiste qui accorde le primat à l’esprit humain au détriment du corps. La mort

signifie un abandon du corps, ce qui nécessite une ascèse (mortification volontaire

du corps pour faire élever l’âme) à travers une certaine manière de vivre. La

philosophie pour Platon, se présente comme une négation momentanée du corps au

profit du monde idéal.

La vie platonicienne est celle de l’esprit. C’est cela la vie d’un homme car, c’est à

travers l’esprit que l’homme se différencie de l’animal. Refuser de vivre en esprit,

c’est mourir en tant qu’homme pour vivre comme un animal. La vraie vie donc se

trouve dans la philosophie qui est par excellence une activité spirituelle. Vivre, pour

le philosophe, c’est apprendre à mourir physiquement afin de donner plus de vie à

l’esprit. Ceux qui vivent seulement par le corps sont déjà morts car aucun signe en

eux ne rappelle l’humanité. La philosophie consiste donc à apprendre à mourir car

c’est dans la philosophie que se trouve la vie. A travers la dialectique ascendante, le

philosophe a découvert l’Idée avant de revenir par une dialectique descendante dans

le monde des images.

Le philosophe se met en danger lorsqu’il veut apprendre aux autres que leur monde

est rempli d’illusions puisqu’il est amené à critiquer les différentes formes

d’activités dans la société. Il se met en position de risque, et la mort de Socrate est

un signe qui dévoile bien ce caractère périlleux.

**3.2. SPINOZA BARUCH** (1632-1677)

Son nom rime avec le panthéisme qui est la pensée qui identifie Dieu au tout et qui

s’oppose à une personnification de celui-ci. Celui qui a vu le monde a vu Dieu. Dans

47

cette logique, la mort résulte d’une volonté divine. Vouloir aller contre celle-ci, c’est

vouloir s’opposer à la nécessité, c'est-à-dire aux lois de l’univers. La mort, c’est ce

qui permet à la grande chaine cosmique de se perpétuer. Sans elle, la vie ne serait

donc pas possible. L’homme qui pour vivre est obligé de tuer doit accepter de mourir

afin de permettre à d’autres de vivre. La vie nous autorise donc à accepter la mort

car comme le souligne Martin Heidegger (1889-1976) : « Dès qu’un homme est né,

il est assez vieux pour mourir »

**3.3.** **EPICURE DE SAMOS** (341-270 avant Jésus Christ)

Epicure, dans sa Lettre à Ménécée, exprime avec une force d’argumentation

convaincante cette idée que la mort ne doit pas nous faire renoncer au bonheur,

puisque « la mort n’est rien pour nous ». A travers cette affirmation, il entend rejeter

la crainte de la mort, qu’il juge absurde. En effet, « tant que nous existons, la mort

n’est pas, et quand la mort est là nous ne sommes plus ». Pour Epicure, l’âme est un

corps subtil voué à la désintégration comme le corps. Elle est le siège de la

sensibilité, et lorsqu’elle meurt, meurt aussi la sensibilité. La mort ne saurait donc

faire l’objet d’aucune expérience vécue. Elle ne peut être éprouvée. Et si nous

sommes convaincus que la mort est la fin de tout, nous n’avons ni à redouter ni à

espérer une autre vie. Cette vie est au contraire la seule qui puisse nous apporter le

bonheur, pourvu qu’elle soit sereine face à la mort.

**4. LE CAS DU SUICIDE**

Se suicider signifie se donner volontairement la mort. Est-il légitime de rendre

volontaire ce qui est nécessaire ? Doit-on le limiter pour le cas unique de ceux qui

choisissent à un moment précis et volontairement désigné pour mettre fin à leurs jours ?

Que penser donc de ceux qui savent que le tabac tue et en consomment ? Que penser de

ceux qui subordonnent leur vie à un idéal, à une cause ? Y a-t-il une différence entre se

suicider et se sacrifier ? Le suicide est-il une affirmation ou une négation de soi ?

**4.1. LE SUICIDE COMME AFFIRMATION DE SOI**

Toutes les religions révélées condamnent d’une manière ou d’une autre le suicide.

Mais ce n’est pas le cas pour bien de penseurs.

Sigmund Freud (1856-1939), à travers la psychanalyse (théorie et thérapeutie des

48

névroses), a révélé l’existence en l’homme de deux types de pulsions : Eros

(pulsions de vie) et Thanatos qui désigne les pulsions de mort et d’agressivité, ce

qui conduit l’homme à éprouver du plaisir dans le risque. Plus la vie est en danger

et mieux l’affirmation de soi se fait sentir. Ce sont ces pulsions qui conduisent

l’individu à l’autodestruction et plus la civilisation avance et plus ces pulsions

deviennent encore plus grandes. Ex : la trop grande vitesse dans la circulation, les

combats mortels.

Outre Freud, bon nombre considère le suicide comme étant l’expression d’une

attente déçue. Le suicidant dans ce cas choisit cette voie pour revendiquer plus

d’attentions sur son propre sort de la part de son entourage immédiat. Cette voie

d’affirmation de soi est l’expression d’un égoïsme patent.

Le suicide comme affirmation de soi sera une idée véhiculée largement par

l’existentialisme sartrien. Selon Sartre, la liberté a une essence négative. C’est par

sa capacité à dire non que le sujet donne les preuves de sa liberté. Le « non » à la

vie est le signe de la liberté dans sa plus grande expression.

Doit-on faire l’éloge du suicide au nom de l’humanisme ? N’est-ce-pas Sartre luimême

qui

nous

conseille

une

utilisation

humaniste

de

la

liberté

?

L’existentialisme

est

un humanisme (Jean Paul Sartre) et « ma liberté s’arrête là ou commence celle

des autres ». Au nom de quoi donc avons-nous le droit de détruire notre personne

quand on sait que sur le plan social, on est toujours lié aux autres. On est toujours le

père, la mère, le fils, la sœur, l’ami(e) de quelqu’un.

**4.2. LE SUICIDE COMME NEGATION DE SOI**

De façon collective toutes les traditions sont unanimes quant à la condamnation du

suicide. Sur le plan philosophique, Emmanuel Kant est un des qui vont condamner

le suicide au nom de la raison humaine. Aucune logique ne nous permet de nier ou

de détruire l’humanité présente en nous ou en autrui. La vie humaine n’a pas de prix

et en aucun cas le suicide ne peut aider à construire l’humanité. En se suicidant à

cause d’un problème, cela relève d’un égoïsme car ce problème que l’on laisse

derrière soi ne fera qu’augmenter la peine déjà suffisante des vivants. Autant donc

considérer le suicide comme étant une forme d’irresponsabilité face aux éventuels

problèmes qui se posent à nous au cours de l’existence. Accepter de vivre, c’est

s’attendre au pire et au meilleur ; et David Hume (1711-1776)

49

d’affirmer : « l’homme qui se retire de la vie ne fait pas du mal à la société, il cesse

seulement de lui faire du bien ; ce qui est un mal ».

C’est cet aspect négatif du suicide qui nous amène à ne pas l’identifier avec le

sacrifice. Se sacrifier, c’est se donner de la peine en vue de réaliser ou d’atteindre

une cause jugée noble. Dans les apparences, certains cas de sacrifices de soi peuvent

laisser penser à des formes de suicide. Par exemple la mort de Socrate, des grands

révolutionnaires (Che Guevara).

**5. LA CONCEPTION AFRICAINE DE LA MORT**

Dans la conception africaine traditionnelle, les vivants entretiennent une relation étroite

avec les esprits, y compris ceux des morts. C’est pourquoi ceux qui sont morts ont

besoin de cérémonies(funérailles) organisés par les vivants pour que leurs âmes reposent

en paix. En retour, les esprits des ancêtres que les vivants vénèrent, protègent ceux-ci et

font prospérer leurs projets. Dans cette vision, « Les morts ne sont pas morts ». (Biraogo

Diop)

Cette conception croit en la réincarnation de l’âme, à) sa transmigration. Cette théorie

soutient que l’âme d’une personne décédée la quitte pour un autre corps.

**CONCLUSION**

La mort ne peut être considéré comme une tragédie que dans le sens où elle met brutalement

terme à l’existence humaine. Elle est aussi considérée comme tel si l’on considère que la vie se

limite à l’existence sur terre. La prise de conscience du phénomène de la mort permet de prendre

conscience de la précarité de la vie. Maos cette précarité de la vie nous amène à considérer que

celle-ci a un prix inestimable. On peut comprendre cette affirmation d’André Marleaux : « La

vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie ». Cependant, si l’on se situe dans une vision

épicurienne, on pourrait dire que la vie n’est rien pour nous car elle n’est ni un bien, ni un mal.

Mais cette vision ne satisfait pas tout le monde considérant que la mort les concerne. Certaines

personnes se sont résolues à donner un sens à leur vie en marquant l’histoire par des œuvres

exceptionnelles. C’est pourquoi elles sont positivement marqué l’histoire à travers l’art, la

science, la littérature ou en menant une vie pieuse au service des autres. Ainsi ces actions

peuvent constituer une alternative pour braver la mort.

50

**CHAPITRE IV : L’ETAT**

**INTRODUCTION**

L'homme est un animal politique, c'est à dire qu'il est appelé a vivre au sein d'un groupe, au

milieu d'autres personnes. De ce besoin de vivre en groupe, les hommes sont arrivés aujourd'hui

à se constituer en État. L'État en cela est l'espace dans lequel vivent et s'organisent des individus.

Nous en avons 193 à travers le monde. De nombreux problèmes se posent quant à la gestion et

à l'organisation de cette entité qu'est l'État. Et il n'est pas rare de voir des conflits au sein des

États ou entre États. Comment définir l'État que d'aucuns qualifient de monstre froid ? Comment

en est-on venu à vivre au sein de cet ensemble organisé, structuré ? Quelles sont les différentes

doctrines politiques liées à notre compréhension de L'État ? Voici autant de questions qui

constitueront le fil conducteur de notre réflexion.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

Si on s'en remet au dictionnaire, on peut constater que l'État y est défini de deux

manières fort différentes.

**Un État** (*au singulier ou au pluriel*) est un ensemble d'individus qui vivent sur un

territoire déterminé sous l'autorité d'un pouvoir politique (et qui peut être tenu pour une

personne morale quant à ses rapports avec les autres États). Cette définition de l'État en

fait un synonyme de "pays" ; elle donne son sens à l'expression : "L'État, c'est nous."

**L'État** (*au singulier et avec un article défini*), c'est l'autorité souveraine qui s'exerce sur

une population et un territoire déterminés. Cette définition plus restrictive désigne

spécifiquement un des éléments de la définition précédente : à savoir l'autorité politique

ou le pouvoir politique qui s'exerce sur une population et un territoire. L'État ainsi défini

est extérieur à la vie sociale, à la population sur laquelle précisément il exerce son

autorité.

**2. ORIGINE DE L'ÉTAT**

C’est dans le cadre de la cité grecque (la polis) que se développent les premières

philosophies politiques, celles de Platon et d’Aristote.

51

**2.1.** **PLATON ET ARISTOTE**

Dans *La République* de Platon, c’est le philosophe-roi qui détient le pouvoir,

c’est à lui que revient le soin de gouverner la cité car il est un modèle en matière de

connaissance et de sagesse. Il convient que chacun reconnaisse et reste à sa place.

Au sommet nous avions les philosophes-roi, puis les soldats et au bas de l'échelle

les artisans.

Pour Aristote, la cité est la communauté d’hommes (de citoyens) vivant sous une

certaine constitution (politeia). En outre, la politique vise une fin le bien commun.

**2.2.** **LA ROME ANTIQUE ET LE CHRISTIANISME PLEBE**

La République (du latin res publica, « chose publique ») romaine est constituée

de deux groupes, les patriciens et les plébéiens. Les premiers disposent de droits

électoraux plus étendus et sont les seuls à exercer le pouvoir et les fonctions

religieuses. Les seconds (principalement des agriculteurs, des artisans et des

commerçants) ne disposent d'aucun statut sauf s'ils sont assez fortunés. À partir du

3

ème

 siècle, l’avènement du christianisme modifie radicalement les rapports de la

religion au pouvoir. L’idée d’une religion comme simple fonction de l’État s’efface

peu à peu pour laisser place à une conception dans laquelle la religion n’est plus

subordonnée à la politique mais s’égale à elle. Les siècles suivants verront la

puissance du pouvoir spirituel sur le pouvoir de l'État. Mais à partir du XVIe siècle,

nous assisterons à une contestation du pouvoir de l'Église.

**3. L'ÉTAT COMME AUTORITÉ INSTITUTIONNELLE**

L'État a pour finalité de protéger les individus les uns contre les autres en vue

d'instaurer une paix intérieure et de protéger la nation contre d'autres nations en vue de

préserver une paix extérieure. Sa finalité est donc la paix et la sécurité. Tous les penseurs

politiques ont reconnu à l'État ce rôle fondamental et premier de faire ''régner la

concorde'' comme le dit Spinoza. Or pour gouverner en vue de la paix, l'État doit

nécessairement réglementer, par diverses institutions, la conduite des hommes en

société, de sorte que ceux-ci n'agissent qu'en obéissant à des règles sociales établies

juridiquement.

52

**3.1.** **MACHIAVEL (1469-1527)**

Machiavel est un philosophe italien. Dans son œuvre *Le Prince* il réfléchit sur la

possibilité de fonder un État fort. Pour lui si le Prince veut conserver longtemps son

pouvoir, il doit faire preuve de cruauté de temps en temps. Il ne doit pas faire

profession d'homme de bien au milieu de tant d'hommes qui ne le sont pas. Le

mensonge sera aussi un des artifices nécessaires pour établir un pouvoir fort et

durable. La morale n'a donc pas sa place en politique.

**3.2. THOMAS HOBBES (1588-1679)**

Philosophe anglais, Hobbes fait remarquer que l'homme à l'état de nature est

vindicatif, belliqueux. On assistait à une guerre de chacun contre chacun. C'est pour

justement éviter cet état de guerre généralisée que les hommes à travers un contrat

abandonnent le droit de se gouverner eux-mêmes en confiant le pouvoir à un tiers :

le Léviathan (monstre marin dont la seule vue suffit à terrasser Job : 41, 1-25). On

voit en cela le prototype d'un État fort, tout puissant. Celui qui gouverne a tous les

pouvoirs. ''Homo homini lupus'' Cet idéal de paix que l'État poursuit est-il

compatible avec l'idéal de liberté ? Que vaut cet idéal de paix s'il prive l'homme de

sa liberté ?

**4. L'ÉTAT EST-IL L'ENNEMI DE LA LIBERTÉ ?**

Nombreux auteurs vont dénoncer la mystification de l'État. Pour Nietzsche

« l'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids ». C'est la nouvelle idole inventée

pour asservir les individus, les discipliner en leur retirant toute audace et toute liberté

au nom de la paix et de la sécurité. C'est ce que nous remarquons dans les États dit

totalitaires. Pour cette doctrine politique qui a une conception pessimiste de la nature de

l’homme, tous les pouvoirs doivent être confiés à l'État. En effet, l’homme animal

politique selon Aristote, devient animal égoïste, égocentrique, méchant, mauvais. L'état

en tant qu'autorité suprême doit contraindre les volontés individuelles à respecter l’ordre

établi par tous les moyens. L’individu n’a que des devoirs. Toute liberté individuelle est

étouffée.

C'est contre les dangers d'un tel absolutisme étatique que vont se dresser les anarchistes.

Avec leur slogan « ni Dieu, ni maître », ces derniers voient à la fois dans l'État la

53

négation de la liberté et l'obstacle à l'épanouissement et au bonheur de l'homme. Il

préconise une société sans État dans laquelle les individus laissés à eux-mêmes sont

capables de développer des sentiments altruistes. Mais dans le fond, une société sans

État est-elle viable ?

Au XXème siècle, des doctrines comme le nazisme en Allemagne avec Hitler, le

fascisme

en Italie avec Benito Mussolini, le stalinisme avec Staline en URSS, vont

s’inspirer du totalitarisme. Gentile, écrit dans l’Italie fasciste : « La liberté revient

uniquement pour l’individu à fondre son désir dans celui du chef de l’État : l’individu

se réalise, s’épanouit lui-même dans la mesure seulement où il abdique entre les mains

de l’État et s’intègre à lui ». Au nom de la liberté, il faut désormais lutter contre l'État.

**5. L'ETAT GARANT DE LA LIBERTÉ**

Jusqu’où doit aller l’obéissance des citoyens d’une part et l’autorité de l’Etat

d’autre part ? L’existence de l’Etat est-elle compatible avec la liberté individuelle ?

Toutes ces questions évoquent le rapport du pouvoir de l’Etat et la marge de liberté dont

dispose le citoyen. Pour Kant le but de l’Etat est d’assurer la liberté de chacun et de tous

contre les atteintes de ceux qui ne respectent pas les lois légales et morales. Selon

Spinoza *« L’homme que conduit la raison plus libre dans la cité où il vit selon la loi*

*commune que dans la solitude où il n’obéit qu’à lui-même* ». Aristote également « *qu’il*

*ne faut pas regarder comme un esclave le fait de vivre conformément aux lois de la cité*

*mais une sauvegarde* ».

Loin d'entraver la liberté des individus, l'État est la réalité par laquelle cette

liberté s'affirme. C'est essentiellement le cas dans les États démocratiques où les libertés

individuelles et collectives sont respectées. Il tire sa légitimité du libre choix des

citoyens, de la volonté générale. En effet, les citoyens choisissent eux-mêmes leurs

représentants. Gouvernants et gouvernés s’obligent mutuellement, ont des droits et de

devoirs. Comme caractéristique d’un État démocratique nous avons : la séparation des

pouvoirs, la liberté d’expression, la régularité de la consultation du peuple (les votes),

l'alternance démocratique).

Face aux polémiques de la démocratie, notons que Platon, qui avait conseillé que le

pouvoir appartienne à des hommes sages, éclairés, à ceux qui ont un minimum de

compétence, une élite. De nos jours on parle de technocratie. Le bon politicien n’est

plus celui qui sait parler mais l’homme compétent (ingénieur, technicien, juriste,

54

philosophe, médecin) qui sait prendre des décisions qui répondent aux aspirations des

citoyens. Mais aussi bonne puisse-t-elle être, cette forme de gouvernement risque

d’instaurer des catégories de citoyens dans la société.

**6. LA THEORIE CONTRACTUALISTE**

Selon cette théorie l’Etat est le résultat d’un contrat social. Le contrat est accord

conclu entre plusieurs personnes impliquant des engagements réciproques. Le contrat

est une théorie selon laquelle l’autorité politique dérive d’une convention originaire par

laquelle les hommes renoncent à la totalité de leurs droits naturels en échange d’une

liberté garantie par la loi. Selon Rousseau il s’agit « d’une forme d’association qui

défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé

et par laquelle chacun d’unissant à tous n’obéisse pourtant qu’à lui-même et reste aussi

libre qu’auparavant »

**CONCLUSION**

L'État peut être vu comme le lieu où peuvent être dépassées les contradictions qui

animent toute société, le lieu où l’humanité s’arrache de la brutalité pour accéder à la rationalité,

à la moralité. Tout en œuvrant pour le bien-être collectif, il doit prendre en compte les libertés

individuelles. Cela implique que si l'État cesse d'user de son pouvoir en vue des fins qui doivent

être celles que les individus lui ont fixé, s'il porte atteinte aux droits individuels ou exige plus

que le bien public ne le nécessite, alors il romprait de ce fait le contrat, ce qui autoriserait en

retour les individus à se révolter contre lui. C'est ce que John Locke appelle le droit de

résistance. L'exemple du printemps arabe est très suggestif.

55

**CHAPITRE V : LE DROIT ET LA JUSTICE**

**INTRODUCTIION**

Les notions de droit et de justice sont plus que jamais à l'ordre du jour dans les débats

et dans les contestations. C'est ainsi que l'on milite ou défend les droits de ceci ou de cela, on

réclame justice dans telles ou telles affaires (droits des animaux, droits des minorités, justice

pour Norbert Zongo, Justin Zongo, etc.)

Une charte universelle des droits de l'homme fut même établie et l'ONU une instance

universelle de régulation des relations entre les différents peuples se pose comme garant du

respect de ces droits. La justice devient elle aussi une question universelle et certains crimes

commis dans un pays peuvent être jugés dans un autre pays.

Qu'est-ce le droit ? Qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce qui les fonde ?

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

**1.1. LE DROIT POSITIF ET LE DROIT NATUREL**

Il faut distinguer le droit naturel du droit positif.

« Positif » signifie ici : ce qui est, ce qui existe, ce qui est observable concrètement.

Le droit positif désigne donc le droit existant, incarné par des lois et des institutions.

Le droit positif est l'ensemble des lois prescrites, il s'agit de l'ensemble des règles

établies dans une société que soit des lois écrites ou des éléments de la coutume.

 Le droit positif dépend donc du lieu et du moment considéré : la loi n’est pas la

même en France et en Espagne, et elle n’est pas la même dans la France d’Ancien

régime et dans la France contemporaine. A ce droit positif relatif à une culture

donnée s’oppose le ***droit naturel***, c’est-à-dire un droit idéal qui se veut au contraire

universel et absolu.

On appelle droit naturel l'ensemble des lois non écrites et non consignées dans un

code mais fondé sur le bon sens et pouvant être repris sous la forme de lois écrites.

Ce droit serait en quelque sorte inscrit dans la nature de l'homme.

Le droit dans son sens juridique signifie ce qui est permis, ce qui n'est pas interdit,

ce qui est autorisé par la loi. Toutefois les règles de droit dans un pays donné peuvent

être qualifiées d’injustes, n’y a-t-il pas quelque chose d’autre qui prévaut sur les lois

56

d’une nation ?

**1.2.** **LA JUSTICE**

La justice vient du latin « *Jus* » qui veut dire le Droit. Elle est à la fois une norme,

une institution et un idéal à atteindre. Elle est à la fois une vertu morale individuelle

et une exigence collective. Elle est selon Proudhon la reconnaissance de la dignité

humaine en chaque personne.

On distingue 3 formes de justice : la justice commutative, la justice distributive et la

justice répressive. La justice commutative se rapporte au droit stricte. Elle préside

aux échanges. Sa règle est l’égalité mathématique. C’est l’égalité entre la chose

reçue et la chose donnée en compensation. Lorsqu’il y a égalité rigoureuse il y a

justice stricte. La seconde, la justice distributive, agit en fonction des mérites. A

chacun selon ce qu'il mérite. C'est ainsi que le bon élève reçoit la bonne note et

l'élève paresseux la mauvaise note. Le bon fonctionnaire sera décoré et le mauvais

fonctionnaire sera blâmé. Quant à la dernière, elle proportionne la sanction à la faute.

Dans le passé sa formule était « *œil pour œil, dent pour dent* » Exodes 21, 23-24.

C’est là tout le sens des prisons des contraintes de corps, des peines. « *Les sanctions*

*pénales,* dira plus tard Emile Durkheim*, sont une réponse violente de la conscience*

*collective aux délinquant et criminels qui ont violé ses valeurs les plus chères.* » De

nos jours, la justice a évolué et tient désormais compte des intentions du coupable.

**2.** DROIT NATUREL ET DROIT DE L’HOMME

Cette idée d’un droit naturel s’est développée à l’époque moderne. John Locke postule

un état de nature pour mieux comprendre ce qu’est l’état de société. Or cet état de nature

est déjà caractérisé, selon lui, par une loi : la ***loi naturelle***, donnée par la raison (et

justifiée aussi par la théologie), qui interdit de porter atteinte à la ***vie***, à la ***liberté*** ou à la

***propriété*** d’autrui. Remarquons que pour Locke la propriété est un droit naturel qui

découle de la liberté. Être libre, c’est posséder son corps, et puisque nous possédons

notre corps il est naturel que nous possédions aussi le fruit de notre travail. Le travail

est donc le fondement du droit de propriété. La loi naturelle affirme également l’***égalité***

entre les hommes.

Au XX

e

 siècle, Léo Strauss s’est aussi élevé comme un grand défenseur de l’idée de

droit naturel, contre l’historicisme et le relativisme d’inspiration nietzschéenne : « il y a

un étalon du juste et de l’injuste qui est indépendant au droit positif et qui lui est

57

supérieur : un étalon grâce auquel nous sommes capables de juger le droit positif ».

Cette tentative philosophique d’établir un droit naturel s’est traduite de manière très

concrète sur le plan politique, avec l’établissement de chartes et de déclarations de droits

aux XVII

e

 et XVIII

e

 siècles : *Bill of Rights* (1689) en Grande Bretagne, *Déclaration*

*d’indépendance* (1776) et *Bill of Rights* (1791) aux Etats-Unis, et enfin *Déclaration des*

*droits de l’homme et du citoyen* du 26 août 1789 en France. Toutes ces déclarations,

d’esprit similaire, s’inspirent des philosophes des Lumières – Locke, Montesquieu,

Rousseau – et tentent de transposer dans le droit positif l’idéal philosophique d’un droit

naturel.

Les droits de l’homme sont « naturels, inaliénables et sacrés ». Ils se fondent sur une

conception qui fait de l’homme la seule source et la seule valeur de ses droits

inviolables. La ***nature humaine*** y apparaît comme immuable et permanente : l’homme

porterait en lui des droits propres qu’on ne pourrait ignorer sans que son essence soit

atteinte. Cette exigence peut déjà soulever une première question : pourquoi déclarer ce

qui semble relever d’une loi non écrite et éternelle ? C’est que, comme le dit le

préambule de la Déclaration de 1789, ces droits ont été oubliés ou ignorés : on y lit que

« l’ignorance, l’oubli ou le mépris des droits de l’homme sont les seules causes des

malheurs publics et de la corruption des gouvernements ». Les droits de l’homme

semblent être le modèle même de la reconnaissance d’un droit naturel.

**3.** DROIT ET DEVOIR

Les droits des uns sont les devoirs des autres.

 Le droit suppose le devoir. En effet ne peut se revendiquer de droit que celui qui a des

devoirs et assume ses responsabilités. Les droits d’ordre social sont en théorie

proportionnels aux charges et aux devoirs de chacun. Plus on a des droits, plus on a des

devoirs. Comte affirme : « Si tout le monde fait son devoir envers tout le monde, les

droits de tous se trouveront garantis sans qu’il soit nécessaire d’en parler. » Pour Kant,

le droit est « l’ensemble des conditions qui permettent à la liberté de chacun de

s’accorder avec la liberté de tous ».

Le devoir suppose le droit. En effet, le devoir est une obligation acceptée, consentie,

voulue par le sujet qui l’assume. Le fait de remplir des obligations confère certains

droits. Ainsi le citoyen qui accomplit son devoir fiscal acquiert par là-même le droit à

la protection de l’Etat et au bénéfice des grands services publics.

58

**4. LES FONDEMENTS DU DROIT**

Plusieurs philosophes depuis les sophistes de l'époque de Socrate jusqu'à Nietzsche

en passant par Machiavel ont cru que le droit avait sa source dans la force. Il existe une

loi du plus fort et un droit du plus fort. Les représentants les plus reconnus de cette

position sont Hobbes et Hegel. Une autre conception place le fondement du droit dans

l'idéal de justice inscrit dans le cœur de chacun de nous.

**4.1.** **LA FORCE COMME FONDEMENT DU DROIT**

**4.1.1. THOMAS HOBBES (1588-1679)**

Il pense que les hommes à l'état de nature se croient le droit de tout faire ; ils

luttent ainsi les uns contre les autres dans une guerre sans merci et sans fin.

Dans ces conditions le seul moyen de réaliser la paix consiste à se mettre au

service du plus fort qui lui, peut imposer sa paix. Ainsi les hommes,

abdiquent-ils en faveur du plus fort leurs droits individuels pour recevoir en

retour sa protection. Voilà l'origine et le fondement du pouvoir politique. Le

maître fait la loi. Est bon ce qu'il déclare être bon et mauvais ce qu'il juge

être mauvais. Hobbes se fait ainsi le théoricien du despotisme et

l'absolutisme : la force crée le droit. Ce qui fait la justice c'est la loi positive.

**4.1.2. FRIEDRICH HEGEL (1770-1831)**

Pour lui au lieu d'être le contraire du droit, la force en est l'expression

évidente. Une nation appelée à dominer le monde n'a pas à légitimer son

impérialisme, les autres peuples n'ont aucun droit à revendiquer en face

d'elle. Ce serait enrayer le mouvement par lequel le peuple le plus fort

réalise, en vertu de sa force, une étape de la dialectique historique, du progrès

de l'esprit dans le monde. Ainsi le triomphe de la force est fondé en droit, la

force est sacrée et c'est elle qui fait le droit ou la justice. Max Stimer ajoute

« *J’ai le droit de faire tout ce que j’ai la puissance de faire. Le tigre qui*

*bondit sur moi a raison. Moi qui l’abats, j’ai aussi raison. Celui qui a la*

*force a le droit ; si vous n’avez pas l’une, vous n’avez pas l’autre.* »

59

**4.2.** **LE DROIT DOIT SE FONDER SUR L'IDEAL DE JUSTICE**

Un rapport de force ne peut jamais instaurer une stabilité qui soit durable. La

force est une puissance physique et non une autorité morale. Elle n’impose qu’une

contrainte et une contrainte ne vaut que le temps où l’homme plie pour s’y

soumettre, car sitôt qu’il peut la renverser, il le fera. Ce qui manque à la force, c’est

une vraie justification morale au regard de celui sur qui elle s’exerce. Ainsi le

fondement du droit réside dans l'idéal de justice et de dignité humaine.

Pour Rousseau la force ne peut pas fonder le droit car la force est une réalité

physique. Elle est soumise à la disparition. Ainsi quand la force disparaît, le droit

disparaît. Or le droit doit être permanent. Il dit ceci : « le plus fort n’est jamais assez

fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l’obéissance

en devoir ». En plus aucune moralité ne peut résulter de la force. Et le droit doit être

moral. Obéir à la force n’est une question de moralité mais une mesure de prudence.

C’est pourquoi il dit : « obéir à la force, c’est obéir à une règle de prudence ». C’est

pourquoi Rousseau fonde le droit sur le contrat, un pacte social.

Cependant un droit sans la force n’est jamais accepté, il faut une certaine dose

de force pour que le droit soit mis en péril. On comprend pourquoi Blaise Pascal

recommandait que « la justice sans la force est impuissante et la force sans la justice

est tyrannique ».

**5. LE DROIT ET LA CONTRAINTE PUBLIQUE**

**5.1.** **PAS DE LOI SANS FORCE**

Remarquons d’abord que toute loi (positive) n’existe que s’il existe une force pour

la faire respecter. Ainsi, dire qu’un individu A à un droit est équivalent à dire que si

B tente d’empêcher A d’agir, un tiers, C, s’interpose et annule l’action de B.

Concrètement, cela signifie qu’il n’y a pas de loi sans une force policière ou militaire

pour la faire respecter. En ce sens le droit (positif) est donc toujours celui du plus

fort. Cf Pascal

**5.2. LA LOI EST LE REGLAGE D’UN RAPPORT DE FORCE**

Pourtant, la loi est aussi ce qui met fin à la force, ou plus exactement à la violence.

D’où la structure paradoxale de la loi : elle repose sur la violence (l’Etat se définit,

60

selon Max Weber, par le monopole de la violence légitime, exercée par la police)

mais vise à exclure cette violence. Cette « essence » de la loi apparaît en toute clarté

dans n’importe quel accord entre deux individus. C’est en raison de certains intérêts

que l’on décide de respecter une règle. Cette règle peut être remise en cause dès

qu’elle ne sert plus nos intérêts. De même, dans le cadre habituel de la loi édictée

par l’Etat, l’individu ne respecte la loi que parce qu’elle sert ses intérêts, un rapport

de force étant donné. Si la loi devient trop insupportable, la désobéissance, l’exil, le

suicide, la révolte ou la révolution sont toujours possibles.

La loi est donc le réglage d’un rapport de force. Elle naît d’un conflit et met fin à ce

conflit, mais ce conflit reste la toile de fond qui constitue sa réalité essentielle.

**6. POURQUOI OBEIR A LA LOI ?**

La crainte de la punition est sans doute un mobile important qui nous pousse à respecter

la loi. On peut ajouter son symétrique, l’espoir, et les autres *sentiments* qui reposent tous

sur l’existence d’instances sociales qui nous récompensent si nous suivons la loi et nous

punissent dans le cas contraire. C’est à partir de ce constat que Spinoza affirmait qu’il

valait mieux obéir à la loi par le consentement libre et l’espoir que par la crainte.

Rappelons aussi la typologie des sentiments politiques de Montesquieu : les sujets

obéissent par crainte dans une tyrannie, par le sentiment de l’honneur dans une

monarchie, et enfin par vertu dans une république (démocratique ou aristocratique).

Pour Montesquieu aussi, la tyrannie, arbitraire et régie par la crainte, est le pire des

régimes.

Mais on obéit aussi aux lois par notre raison. C’est là le véritable idéal de Spinoza : car

la loi, si elle est juste, ne vise à rien d’autre qu’à réaliser l’utile propre de chaque sujet.

C’est donc avant tout notre intérêt bien compris qui nous commande d’obéir à la loi. De

même, Rousseau, qui se place dans le paradigme démocratique, voit dans le désir de

réaliser sa liberté le seul véritable motif de respecter la loi démocratiquement votée.

Mais nous obéissons aussi à partir de certaines idées qui ne relèvent pas de la pure

raison, ou en tout cas qui prennent la forme particulière de la ***fiction***. La fiction de la

justice. On trouve chez Pascal l’idée que la loi est injuste, mais que la justice fonctionne

comme fiction : le peuple obéit à la loi car il la croit juste. Pascal justifie d’ailleurs cet

état de fait, et invite à propager ce mythe, car il vaut mieux s’en tenir à une loi injuste

qui permet d’éviter les conflits plutôt que de tomber dans la guerre civile en voulant instaurer une loi juste.

**7. LE DROIT DE REVOLTE**

La scène politique est marquée par le mensonge, les inégalités, l’injustice, des actions

irrationnelles qui vont contre la dignité de l’homme moral. La société civile subit les

exactions de l’Etat. Ces vices doivent être anéantis car il ne sied pas qu’un individu de

raison fasse des brimades à un autre individu de raison. Eric WEIL dit ceci : *« c’est le*

*devoir principal de l’homme morale de respecter en tout être humain la raison et de la*

*respecter en lui-même en la respectant dans les autres.* » (Philosophie politique p. 31)

L’homme vrai est celui qui est d’abord raisonnable et qui respecte également la raison.

Mais l’homme vrai ne peut s’épanouir que dans un Etat vrai. Il faut alors un Etat

démocratique vrai et bon. Ainsi Weil veut signifier que le but de la politique est de

permettre à tout citoyen de se réaliser, de s’épanouir, de vivre une vie digne. Le jeu

politique ne permettant pas ses conditions, l’individu selon Weil a le droit de

revendiquer son statut de citoyen libre et non un sujet qui doit subir les dérives et les

délires du gouvernement. Et l’un des moyens pour se faire entendre est la révolte. Ainsi

le citoyen a le droit de se révolter selon Weil. « Bien plus depuis que l’homme moral a

compris que la morale n’est rien si elle n’est pas incarnée dans l’histoire, il se reconnait

le droit non seulement de juger, mais d’agir sur le plan historique un droit de révolte ».

La révolte est l’indice que l’Eta moderne n’est pas tout fait mais il est à faire. Car il

teinté de désordre qui marque un hiatus entre la théorie et la pratique. Et comme la

finalité de tout droit est règlementer les relations interpersonnelles, de veiller au respect

de l’homme moral, la révolte s’avère nécessaire pour une prise en compte des besoins

et des idées de tout citoyen. Par la révolte le citoyen veut signifier que la loi positive

peut être en contradiction avec la loi naturelle, la loi morale. Toutefois Weil prend soin

de préciser que la révolte ne saurait devenir un droit légal.

**8. DROIT D’INGÉRENCE ET SOUVERAINETÉ NATIONALE**

Dès l'après-guerre, la communauté internationale, sous l'égide de l'ONU,

commence à affirmer l'universalité des droits de l'Homme. Elle en déduit un droit de

regard sur les violations des droits de l'homme à travers les frontières c’est la naissance

du devoir d’ingérence. Or l’ingérence n’est autre, en droit international que l'immixtion

sans titre d'un Etat ou d'une organisation intergouvernementale dans les affaires qui

62

relèvent de la compétence exclusive d'un Etat tiers. Nombre d'Etats, en particulier ceux

qui acquièrent leur indépendance pendant la décolonisation, s'érigent contre cette

nouvelle tendance.

Toutefois retenons que les « surveillants du monde » ne voient pas tous les crimes

commis, et laissent parfois même faire – comme au Rwanda, en 1994. Les grandes

puissances protègent des dictateurs parce qu’il y a des intérêts à défendre, des zones

d’influence à préserver. Il arrive ainsi que l’intervention extérieure soutienne la raison

d'État contre le respect de la dignité humaine. Ainsi des armes continuent d’être vendues

et achetées. Dans certains pays l’exploitation du pétrole par les firmes multinationales

pollue gravement l’environnement, appauvrit les populations, leur enlève des terres

cultivables.

**9.**  **LA JUSTICE COMME VOEU PIEUX ?**

De prime abord l'on pourrait penser que le légal (conforme à la loi, au droit) est

juste (légitime) car il expression de la volonté générale. Mais il peut arriver que la

majorité se trompe au détriment de la minorité. Et le constat est parfois amer. Une loi

votée peut favoriser qu'une minorité. Les experts en droit peuvent user du droit pour

contourner le droit et instaurer une situation d'injustice. Il arrive aussi que voulant

appliquer la loi pour appliquer la loi, la justice pour la justice, on commette une situation

d'injustice : ''summum jus, summa injuria'', Cicéron. '' Excès de justice, excès

d'injustice''.

Outre cela, nous avons défini la justice comme un idéal, une réalité à atteindre. L'idéal

par définition est ce qui ne sera jamais atteint. Faut-il pour autant dire que la justice est

condamnée à rester un idéal, un vœu pieux ?

L'idéal est aussi ce qui nous motive, ce qui nous incite à aller de l'avant dans ce sens, ce

qui conviendrait d'être établi. Dans ce sens, la justice comme idéal est un objectif à

atteindre. Sa réalisation dépend de chacun de nous. Son instauration dépend de notre

détermination. Elle dépend de notre volonté.

Nombreux dictateurs, faussaires sont rattrapés par leur passé. Des tribunaux spéciaux

sont créés pour jugés des crimes spécifiques. Et pour certains même si on venait à

échapper à la justice des hommes, on n'échapperait pas à la justice de la nature ellemême

ou à

celle

de

Dieu.

63

**CONCLUSION**

La justice en tant que norme, idéal à instaurer commence par le respect d'autrui. Ainsi

pour Proudhon la justice est le respect de la dignité humaine dans chaque personne. Elle est la

reconnaissance de l'éminente dignité de tous les hommes indépendamment des qualités

individuelles de chacun. Tout droit pour être efficient doit se baser sur ce principe sacrosaint.

64

**CHAPITRE VI : LA LIBERTE**

**INTRODUCTION**

Être libre, est-ce une réalité ou une illusion ? Pour l’homme de la rue, être libre, c’est

faire ce qui lui plaît, c’est donc accomplir ses désirs sans obstacle ni contraintes. Agir librement,

c’est donc agir volontairement ou agir volontiers. Par exemple, je vais librement au cinéma

parce que j’en ai envie et qu’aucune tâche ne s’impose à moi. Cette acception du mot « liberté

» rejoint d’ailleurs son sens originel, en effet, pour les anciens, un homme libre est un homme

qui n’obéit à aucune loi si ce ne sont les siennes. Et contrairement à l’esclave qui est entièrement

soumis à l’autorité de son maître, l’homme libre dispose de sa personne comme il l’entend.

Pourtant, agir sans contraintes ne suffit pas pour définir une parfaite liberté parce que je peux

volontairement me précipiter dans la servitude comme un animal se jette dans un piège car il a

vu l’appât mais pas le filet. Pour appliquer cela à l’homme, Spinoza dit : *« On pense que*

*l’esclave est celui qui agit par commandement et l’homme libre celui qui agit selon son bon*

*plaisir. Cela n’est pas cependant absolument vrai car, en réalité, être captif de son plaisir, c’est*

*le pire esclavage* ».

Donc, ce sentiment immédiat de liberté n’est peut-être qu’une illusion. Il est vrai que chacun

l’éprouve à certains moments, mais éprouver n’est pas prouver. Cette première définition de la

liberté n’est donc pas suffisante puisque je me crois libre, mais le suis-je réellement ? Cette

question en entraîne d’ailleurs une autre : qu’est-ce qu’être libre ? Et, en fait, on va s’apercevoir

qu’il faut dépasser cette première approche pour être libre en pleine connaissance de cause.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

**1.1.LA LIBERTE COMME SOUMISSION A LA NECESSITE : LE**

**DETERMINISME**

La liberté comme prise de conscience d’une soumission à la nécessité est ainsi

vue par Épictète qui est un stoïcien et pour qui la liberté réside dans l’assentiment à

l’ordre providentiel de la nature. L’homme peut en quelque sorte devenir l’égal des

dieux s’il parvient à maîtriser ses désirs jusqu’à vouloir ce que veut la raison divine

qui gouverne toute chose. La liberté peut alors être comprise de deux façons : la

possibilité d’obtenir tout ce qu’on veut, mais c’est aussi la possibilité de soumettre

65

sa volonté à l’ordre universel (on est ici encore dans une optique qui privilégie le

tout bien ordonné : le cosmos). Investir de notre désir les choses qui ne dépendent

pas de nous, ce qu’on peut globalement appeler les choses extérieures, est

déraisonnable.

La raison exige au contraire que nous ne considérions comme bonnes que les choses

qui dépendent de nous et en fait, celui qui veut que les choses arrivent comme il le

désire est en réalité l’esclave de ses passions. La vraie liberté réside alors dans

l’assentiment à tout ce qui est. Puisqu’il y a des choses que je ne peux pas changer

(telle la maladie ou la mort), le meilleur moyen de ne pas subir ce qui m’arrive, est

de le vouloir pleinement, donc de l’accepter.

**1.2. LES AUTRES DETERMINISMES**

**1.2.1. LE DETERMINISME CULTUREL**

Le déterminisme culturel peut être entendu comme l’ensemble des

contraintes sociales, des normes morales et des interdits sociaux qui

régissent la vie en société. C’est ce qu’on appelle ‘’la conscience collective’’,

la ‘’conscience universelle’’ qui s’exprime en nous par le canal de notre

conscience personnelle. Par exemple tuer n'est pas bien, mentir est un mal.

La conscience collective dépasse l’individu, pèse sur lui et l'oblige à adopter

un comportement, un mode de vie. Nous avons comme exemple nos

différentes cultures, les totems, les tabous. Celui qui enfreint ces règles est

parfois banni ou marginalisé.

**1.2.2. LE DETERMINISME PSYCHOLOGIQUE**

Chez Freud, l’enfance détermine le futur de l’homme. La personnalité

adulte est influencée par notre enfance. Nous comprenons donc pourquoi la

psychanalyse soutient que je suis ce que mon passé a fait de moi, je suis mon

passé. « *L’enfant est le père de l’homme* ». Toutes ces thèses déterministes

suffisent-elles pour rejeter l’existence d’une liberté réelle ?

**1.3. QUEL SENS FAUT-IL DONNER À CE MOT DE LIBERTÉ ?**

"Faire ce que l'on veut" dira l'opinion commune, mais la liberté d'action (de faire)

est-elle fondée sur la liberté totale et absolue de la volonté ? Ce que je veux qui le

66

veut ? Est-ce véritablement moi, en tant que volonté consciente et réfléchie, qui suit

à la racine de mes choix ? Oui, me dira-t-on, je suis seul sujet de ma volonté et de

mon action, si rien ne me contraint, c'est-à-dire si aucune force extérieure ne s'exerce

sur moi pour me faire faire ce que, seul, je n'aurais pas décidé de faire. Cela dit, si

nous restons dans le cadre de cette approche, nous ne pouvons donner qu'une

définition négative de la liberté, comme absence de contrainte, nous définissons

alors la liberté par ce qu'elle n'est pas et non par ce qu'elle est.

Hors de toute contrainte apparente, suis-je bien la cause de ce que je veux, n'y a-t-il

pas des contraintes cachées, plus profondes que je ne vois pas lorsque je m'absorbe

dans l'action ? Peut-on justifier philosophiquement ce sentiment immédiat de liberté

? C'est ce que cherche à faire une réflexion sur la notion de libre arbitre. Comment

se définit-il ?

**1.3.1. LE LIBRE-ARBITRE**

Le libre arbitre se définit comme l'idée de la présence en moi d'un pouvoir

indéterminé de vouloir ; pouvoir de décision absolu en moi, à partir de rien,

sans motif contraignant ; je serais alors le commencement pur de mes actes

indépendamment de toute autre cause externe ou interne pouvant agir sur

moi. Chez Descartes, l’homme en tant qu’être raisonnable est un être libre

de ses pensées et de ses actions. Il se rend compte que sa volonté est libre

par la seule expérience qu’il en fait. Chez Descartes, la puissance de la

volonté est la principale perfection de l’homme car elle le rend maître de ses

actions. En effet, par sa nature, la volonté consiste en ce que nous pouvons

nous déterminer à agir sans être contraint par une quelconque force

extérieure et en cela, elle est absolument sans limite. Par exemple, même si

un mensonge m’est avantageux, je suis libre de ne pas mentir, c’est-à-dire

de donner la préférence au devoir de dire la vérité plutôt qu’à mon intérêt

personnel : une décision libre n’est donc pas une décision laissée au hasard,

mais une décision pleinement réfléchie et éclairée par la connaissance du

mal ou du bien. En ce sens, le libre arbitre nous rend pleinement responsable

de nos actes.

**1.3.2. LA PENSEE POLITIQUE DE LA LIBERTE**

67

Dans la vie en société, la coexistence des libertés est problématique :

quand chacun fait ce qui lui plaît, on fait souvent ce qui déplaît à d’autres. Il

faut donc des limites à l’indépendance. Mais comment poser ces limites sans

tomber dans l’extrême inverse, c’est-à-dire la suppression totale des libertés

individuelles ? C’est en ce sens que la Déclaration universelle des Droits de

l’Homme dans son article 4 définit la liberté non comme le pouvoir de faire

ce que l’on veut ou tout ce qui nous plaît, mais comme le pouvoir de faire «

*tout ce qui ne nuit pas à autrui* ». Qu’il s’agisse de la liberté ou de tout autre

droit, son exercice a pour limite d’assurer à autrui la jouissance de ce même

droit. Ainsi, chaque droit pour moi est un devoir pour l’autre et vice-versa.

C’est pourquoi Rousseau affirme dans son Contrat Social *« qu’il n’y a point*

*de liberté sans lois* ». Á première vue, c’est une affirmation paradoxale voire

même contradictoire parce que la loi est souvent ressentie par les individus

comme une contrainte. En effet, elle interdit à chacun de faire tout ce qui lui

plaît. Mais, c’est en ce sens aussi qu’elle le protège du bon plaisir d’autrui

qui peut lui être nuisible voire mortel. Donc, l’absence de lois dans une

société qui théoriquement assure la liberté de chacun aboutirait en fait à

l’écrasement du plus faible par le plus fort.

**2. LIBERTÉ ET RESPONSABILITÉ**

**2.1. ANALYSE CONCEPTUELLE DE LA RESPONSABILITE**

La responsabilité est le caractère de qui est capable de répondre de ses actes, de

les assumer et de s'en reconnaître l'auteur. En tant que je me juge digne de

l'humanité, j'estime pouvoir faire preuve de responsabilité, c'est-à-dire que j'estime

être le seul sujet, le seul auteur de mes actes, dont j'assume les conséquences et que

je prétends pouvoir justifier. J'estime qu'en tant qu'être libre, je suis

indissociablement lié à mes actes, je suis un être moral parce que je suis tenu et je

me tiens pour responsable de tous mes actes, même les plus vils. Ainsi, la morale et

les valeurs qui la fondent supposent donc la liberté.

Il n'y a de morale, de mérite, de faute ou de péché que pour un être libre ; un être

totalement déterminé ne pouvant être responsable de ses actes. (Il serait absurde de

reprocher à la mangue qui tombe d'un arbre de m'être tombée sur la tête).

68

**2.2. JEAN-PAUL SARTRE**

La pensée sartrienne va faire sienne cette notion de liberté et de responsabilité. En

effet Sartre pose comme axiome que l’homme est condamné à être libre dans la

mesure où il ne peut s’abriter ni derrière Dieu ni derrière le diable. Dans cette

perspective, il doit s’assumer.

La notion d’engagement n’est pas simplement politique pour Sartre. L’engagement,

le choix et le projet sont à la source de notre vie et la constituent. Autrement dit pour

lui, la vie n’a pas de sens mais il nous appartient de lui en donner un *« en sortant de*

*soi, en existant* » d’où son invitation *« Homme lève-toi et marche.* » Sartre

scandalisera plus d’un en soutenant que : « Jamais nous n’avons été plus libres que

sous l’occupation allemande ». Même en prison l’homme demeure

fondamentalement libre. Sartre appelle salauds ceux qui aliènent leur liberté en

n’osant pas prendre leurs responsabilités. La liberté est une conquête douloureuse et

permanente dans la mesure où l’homme doit toujours se délivrer. Elle a besoin de

défis pour se manifester. Ainsi dans un monde sans Dieu, la liberté devient le seul

absolu apte à créer des valeurs et à définir notre être.

**CONCLUSION**

En tant qu’être déterminé, nous pouvons retenir que la liberté totale reste utopique. On

pourrait en lieu et place parler de liberté conditionnée.

 Et Si comme l’affirme Rousseau, « *l’obéissance à la loi qu’on s’est prescrite est liberté* », la

vraie liberté résiderait dans l’autonomie, c’est-à-dire dans l’obéissance à la loi morale prescrite

par la raison. Dans ce cas, la loi devient une obligation et non plus une contrainte. Et en

obéissant à la loi, je manifeste ma liberté.

69

**CHAPITRE I : THEORIE ET EXPERIENCE**

**INTRODUCTION**

Théorie et expérience, voici deux concepts qui semblent opposés : l’expérience est une

connaissance et un savoir-faire qui, obtenue progressivement par la pratique de la vie, enrichit

la pensée et la personnalité ; c’est une pratique, un vécu qui permet d’acquérir un savoir qu’il

n’est pas toujours possible d’expliquer par des mots. Á l’opposé, la théorie est une connaissance

spéculative (qui relève de l’activité de l’esprit) abstraite qui est classiquement opposée à la

pratique.

On l’entend aussi comme une opinion personnelle avec une connotation péjorative parce que

souvent vue comme éloignée de la réalité.

Au-delà de cette opposition, il existe un point commun : ces deux domaines ont trait à la

connaissance. Connaissance qui est possible sous deux conditions ou plutôt par la présence en

nous de deux facultés perçues comme opposées : d’abord la sensibilité, qui est la faculté

d’obtenir par les sens des impressions sur ce qui existe hors de nous ; et ensuite l’entendement,

qui est la faculté de penser les objets de la connaissance, c'est-à-dire de classer ou d’ordonner

les données de l’expérience.

1. **IMPORTANCE DE L'EXPÉRIENCE DANS LE PROCESSUS DE LA**

**CONNAISSANCE**

Au premier abord, on peut penser que la sensibilité et l’expérience sont les seules

sources possibles de la connaissance puisque ce sont elles qui nous fournissent la

matière principale, essentielle : en effet, c’est des sens que nous recevons les

impressions et c’est avec nos sens que nous percevons les phénomènes susceptibles

d’être connus. Ici, on se situe dans une optique empiriste.

L’empirisme est une école de pensée du XVIII° siècle pour qui toutes les connaissances

viennent de l’expérience. L’empirisme fait de l’expérience l’origine et le fondement de

toutes les connaissances. L’esprit dit Locke est « une table rase ». Comment en vient-il

à recevoir les idées ? D’où puise-t-il tous les matériaux qui sont comme le fond de tous

nos raisonnements et de toutes nos connaissances ? A cela je réponds d’un mot

« l’expérience ». (Essai sur l’entendement humain)

70

Mais si l’expérience apporte ainsi quelques connaissances, c’est à force de répétition,

d’essais et d’erreurs, et sans répondre véritablement à une question précise : elle

correspond à une nécessité de la pratique, mais non à une schématisation intellectuelle

de cette dernière. Il apparaît de surcroît que cette expérience non dirigée par l’esprit peut

être parfaitement trompeuse : je crois pouvoir dire, pour l’avoir souvent constaté, que

"le soleil se lève" chaque matin, mais si je prends la formule au pied de la lettre, je suis

dans l’erreur du point de vue scientifique, même si mon voisin m’approuve. Gaston

Bachelard a souligné combien ces "évidences" dues à la perception ordinaire constituent

un obstacle à la mentalité scientifique.

L’empirisme fut critiqué par Kant : les lois de la nature sont universelles et

nécessaires ; nous ne pouvons donc pas les tirer de l’expérience qui nous informe que

les choses pour l’instant que les choses se sont passées ainsi, et non qu’elles se passeront

toujours et nécessairement ainsi. Il existe donc en notre esprit des principes a priori,

c’est-à-dire indépendants de l’expérience, mais qui l’organisent et rendent possible la

connaissance par l’expérience. D’où l’importance du raisonnement dans le processus de

la connaissance.

**2. IMPORTANCE DU RAISONNEMENT DANS LE PROCESSUS DE LA**

**CONNAISSANCE**

Le point de départ de la connaissance scientifique semble être **l’expérience**, mais

ce n’est pas une expérience quelconque : il s’agit d’une expérience « polémique »,

d’après G. Bachelard, épistémologue : les phénomènes qui motivent la recherche

scientifique sont souvent des observations contradictoires avec le système du monde

précédemment admis. La recherche n’a pratiquement pas pour origine le fait de

l’expérience considéré à part mais le problème posé par le fait, c’est à dire la

contradiction entre le fait nouveau et les concepts théoriques antérieurs. Pour résoudre

le problème posé par le fait polémique, le savant propose une **hypothèse.**

**L’hypothèse** est une invention de l’intelligence pour résoudre le problème posé

par le fait polémique, par la contradiction entre l’ancienne théorie ou science constituée

et le fait nouveau livré par l’expérience qui forme la science constituante. L’hypothèse

est un effort pour comprendre les faits, c’est à dire aussi les systématiser. Ce qu’il faut

retenir, c’est que sans cette étape de l’hypothèse, il n’y aurait pas de progrès scientifique.

La dernière étape vérifie l’hypothèse : c’est **l’expérimentation.** Elle se fait au moyen

71

d’un dispositif expérimental qui permet de recomposer artificiellement un phénomène

et doit réaliser la liaison supposée dans l’hypothèse entre les phénomènes. Elle devient

bien souvent la base d’une nouvelle observation.

La science a un nouveau fondement qui est la méthode expérimentale qui est une

méthode de forme hypothético-déductive : le raisonnement part de propositions posées

à des hypothèses pour en déduire les conséquences qui en découlent nécessairement.

Ces conséquences peuvent ensuite être comparées à la réalité telle qu’elle apparaît au

travers de l’expérimentation.

Une théorie scientifique est une construction intellectuelle. Ce qui fait sa valeur,

c’est qu’elle se rapporte à la réalité par son pouvoir d’explication et de prédiction à

travers des lois, des équations, des formules, etc.

**3. QU’EST-CE QU’UNE THÉORIE JUSTE ET A QUELLES EXIGENCES DOIT-**

**ELLE SE SOUMETTRE ?**

Une théorie juste serait celle qui serait vérifiée par l’expérimentation. Mais dans la

pratique, on constate qu'une expérience peut être en contradiction avec une théorie sans

que la théorie ne soit fausse car cette expérience s'est mal passée ou n'a pas remplie

toutes les conditions possibles. Il peut aussi arriver que l'expérience soit en conformités

avec les conséquences de la théorie mais que la théorie soit fausse.

Qu’est-ce qui alors donne un caractère scientifique à une théorie ? Pour mesurer le degré

de pertinence des théories, il faut donc ajouter aux critères de la confirmation

expérimentale des critères de rigueur et de cohérence interne, et cela d’autant plus que

les recherches contemporaines sur les structures les plus complexes de la matière ou de

l’univers portent la physique à un niveau d’abstraction plus élevé et on s’aperçoit que

la construction mathématique est même souvent une condition nécessaire de la

découverte.

En effet, au XIX° siècle, l’astronome Le Verrier a affirmé l’existence de la

planète Neptune par le calcul avant même que les observations de ses successeurs ne lui

donnent finalement raison. Une autre exigence consiste à dire qu’une théorie n’est

scientifique que si elle est peut être remise en cause. Une théorie scientifique est une

vérité provisoire. Karl Popper, épistémologue, en déduit ainsi un critère de démarcation

entre ce qui est scientifique et ce qui ne l’est pas : est scientifique toute théorie qui peut

être falsifiée. Au contraire, n’est pas scientifique qui resterait valable quel que soit les

72

résultats de ces tests expérimentaux. C'est pourquoi pour ce dernier la psychanalyse n'est

pas une science.

**CONCLUSION**

Toute connaissance est le fruit de l’expérience et la théorie. Par la sensibilité nous

entrons en contact avec le monde extérieur et par la raison nous analysons nos impressions. Nos

sens et notre raison pouvant nous tromper, nous pouvons conclure que la connaissance avance

en apportant des solutions toujours provisoires aux contradictions entre les anciennes théories

et les expériences nouvelles.

L’expérience est source de connaissance certes mais ces connaissances sont traitées et

ordonnées par la raison.

73

**CHAPITRE II : LA CONNAISSANCE DU VIVANT**

**INTRODUCTION**

Les êtres vivants sont des organismes dont les fonctions concourent à la conservation

du tout, cela à travers la nutrition, la reproduction, l'auto-réparation, l'auto-régulation. Toutes

ces fonctions qui caractérisent l'être vivant ont toujours suscité l'étonnement et ont valu cette

formule frappante de l'anatomiste Xavier BICHAT « La vie est l'ensemble des fonctions qui

résistent à la mort ». La question est donc de savoir si le vivant échappe aux lois physicochimiques

qui régissent tous les phénomènes de la nature par un principe spécifique ou si le

recours à un tel principe n'est pas un obstacle à la connaissance scientifique du vivant. Peut-on

connaître scientifiquement ce qui est vivant sans en réduire la spécificité ?

**1. LES DIFFERENTES CONCEPTIONS DU VIVANT**

**1.1. LA CONCEPTION HYLEMORPHIQUE (CORPS ET AME)**

Selon Aristote, parce que l'organisme est une totalité finalisée et non un simple

agrégat matériel, il faut qu'une âme organise les parties matérielles du corps afin de

les rendre aptes à accomplir les fonctions vitales. L'âme est ce qui anime le corps.

Aristote hiérarchise les êtres vivants selon qu'ils possèdent une âme végétative (qui

rend possible la génération, la nutrition et la croissance des plantes, des animaux et

des hommes), une âme sensitive (condition de la sensation et de la locomotion chez

les animaux et les hommes) et une âme intellective (condition de la pensée, chez les

hommes seulement). La nature obéit, dans son ensemble, à un plan qui explique, sa

structure hiérarchique. De la pierre à l'homme, on peut classer selon le degré de

complexité croissante de leur organisation, tous les êtres naturels. De même, entre

les différentes parties d'un être vivant et ses besoins vitaux, il y a harmonie justifiant

l'existence des organes par la nécessité des fonctions à remplir. L'œil est fait pour

voir et c'est cette fonction qui semble appeler l'existence de l'organe. Aristote,

finaliste, admet que la nécessité des effets permet de rendre compte des causes, que

le vol des oiseaux explique la structure particulière de son corps.

**1.2.** **LA CONCEPTION MECANISTE**

74

Le mécanisme né au 17ème siècle conçoit la nature comme une immense

machine dont le fonctionnement découle strictement de l'agencement de ses

différentes parties. Descartes assimile le vivant à une machine et le compare à une

montre ou une fontaine hydraulique dont les pièces (organes) ajustées les unes aux

autres, transmettent tour à tour, le mouvement qu'elles reçoivent. En assimilant

l'organisme à une machine, Descartes pose les principes d'un programme

scientifique du vivant en éliminant totalement la notion d'âme comme principe

d'organisation finalisé de la matière. Par rapport aux autres êtres naturels, le vivant

n'a plus rien d'original et s'explique selon les mêmes lois que les lois qui régissent

la matière. Cette conception mécaniste du vivant a permis de comprendre le rôle

exact du cœur dans la circulation sanguine (qu'on doit au médecin anglais Harvey

au 17ème siècle)

**1.3.** **LE VITALISME**

Comme l'a remarqué Kant dans la *Critique de la Faculté de Juger*, on n'a jamais vu qu'une montre se réparât seule, ni qu'une montre ne produisît une autre petite

montre. En réaction au mécanisme, naît, à partir du 18ème siècle, le vitalisme qui

maintient qu'il existe entre le vivant et l'inerte une différence de nature, en faisant

intervenir non pas la notion d'âme trop religieuse et métaphysique, mais celle de «

force vitale » qui, selon le médecin Barthès « est la cause qui produit tous les

phénomènes dans le corps humain » et qui constitue une exception à l'empire des

lois physico-chimiques de la nature.

**1.4. LA NAISSANCE DE LA PHYSIOLOGIE**

Vitalisme et mécanisme sont deux positions intenables par leur caractère

excessif. Ils rendent impossible une étude scientifique du vivant. Le mécanisme a

ses limites puisqu'il a la plus grande difficulté à rendre compte de la reproduction

qui est une des fonctions principales du vivant. D'un autre côté, le vitalisme semble

purement verbal en invoquant un principe vital qui ne peut rendre compte de ce

qu'est le vivant. Claude Bernard va dépasser ces deux impasses et fonder la

physiologie comme connaissance de la chimie du corps. En découvrant la fonction

glycogénique du foie (c'est à dire la transformation du sucre en glycogène et son

stockage par le foie qui délivre l‘exacte quantité nécessaire de glucose, selon les

75

besoins de l'organisme), il découvre que les êtres vivants ont une organisation

particulière qu'il faut analyser scientifiquement pour comprendre en quoi ils entrent

en relation avec leur milieu selon leur propre modalité. Savoir que la respiration est

un ensemble de réactions chimiques où l'oxygène est brûlé (ce qui est tout à fait

exact), ne nous apprend pas comment l'organisme utilise concrètement l'oxygène.

Seule la physiologie sait montrer que les globules rouges sont les récepteurs de

l'oxygène dont les cellules ont besoin pour leur métabolisme. La physiologie est la

compréhension de la chimie du vivant comme milieu intérieur.

**2. LES ETAPES D'UN SAVOIR SCIENTIFIQUE DU VIVANT**

Aux questions philosophiques : « qu'est-ce que la vie ? » « En quoi consiste le

principe vital ? », la biologie, née au début du 19ème siècle, a substitué cette autre

question : « Comment fonctionne les êtres vivants ? », fidèle, en cela, au projet cartésien

d'expliquer les phénomènes observés chez les êtres vivants en les rattachant à des lois

générales de la nature. Trois découvertes ont été déterminantes pour la constitution d'une

science du vivant.

**2.1. LA THEORIE CELLULAIRE**

Tous les êtres vivants ont un constituant commun : la cellule dont la connaissance

de plus en plus approfondie permet de saisir que l'unité d'un organisme est le résultat

d'une interaction entre les cellules.

**2.2.** **LA GENETIQUE**

Johann Mendel met en évidence, avec une précision mathématique, les lois qui

règlent la transmission des caractères héréditaires ; mais son œuvre ne sera vraiment

comprise qu'au 20ème siècle quand on découvrira que les chromosomes du noyau

de la cellule supportent en fil linéaire des unités élémentaires et héréditaires que sont

les gènes placés dans un ordre fixe pour une espèce vivante déterminée. Voir les

applications de la génétique.

**2.3.** **LA THEORIE DARWINIENNE DE L'EVOLUTION**

Darwin établit que tous les êtres vivants, y compris l'homme, sont le résultat

d'une longue série de transformations qui ont conduit à l'apparition puis à la

76

diversification des espèces, par filiation à partir de formes de vie plus élémentaires.

Il ruine définitivement l'idée qu'elles ont été créées, dès l'origine, une fois pour toute.

**3.**  **LES LIMITES DE LA BIOLOGIE**

Lorsque le vivant est expliqué par des lois qui appartiennent à la nature dans son

ensemble, plus rien ne permet de le distinguer de l'inerte. Ainsi, Descartes considérant

les animaux et le corps humain comme des machines, enlève toute spécificité au vivant.

Bref, expliquer le fonctionnement des êtres vivants, c'est déboucher sur l'inerte. Le

vivant serait-il inconnaissable par nature ? Qu'est-ce qui, dans le vivant, échappe à la

science ?

D'abord, il semble qu'un organisme obéisse à une finalité interne : se conserver.

Toutes les parties sont interdépendantes, aucune ne peut fonctionner et subsister sans

l'ensemble des autres. Autrement dit, chaque organe est un moyen en vue de la vie du

tout, mais est, en retour, produit par le tout. Si l'on peut expliquer chacun des processus

partiels par lesquels les organes sont interdépendants, on ne peut pas expliquer

l'existence de cette interdépendance ni la finalité interne qui anime le vivant et l'incite

spontanément à se conserver.

Ensuite, comme Bergson l'a montré dans l'Évolution Créatrice, la caractéristique

essentielle du vivant, est sa capacité à créer, à sortir de lui-même pour produire de la

nouveauté. Non seulement un être vivant se transforme sans cesse au cours de sa propre

vie mais les êtres vivants se sont profondément transformés au cours de l'évolution.

L'essence de la vie, c'est le changement, la nouveauté, l'imprévisibilité. Cette définition

de la vie récuse par avance toute connaissance scientifique du vivant.

**4. LE POINT DE VUE ETHIQUE SUR LE VIVANT OU LA BIOETHIQUE**

Le vivant ne concerne pas la science seule. D'un point de vue éthique, il apparaît

évident que l'on ne peut le traiter comme de la simple matière. Ainsi toutes les

expérimentations ne sont pas permises en recherche biologique.

A commencer par les plantes et les animaux, on critique certaines manipulations

génétiques ou certaines expériences. Pour ce qui est de l'être humain, il faut dire qu'il a

une valeur inaliénable, absolue et universelle et une expérience qui traite l'être humain

comme un moyen est éthiquement et juridiquement interdite en biologie. C'est pourquoi

le clonage, la cryogénisation sont des pratiques pour le moins discutables et discutées.

77

**CONCLUSION**

La vie est à la fois une évidence et une énigme. Tout le monde sait en fait reconnaître

un animal (vivant) et une pierre (inerte) ou un cadavre (mort). Mais en même temps la question

se pose de savoir d'où vient le principe vital qui anime le vivant.

Parce qu'elle est une évidence, tous les vivants doivent être étudiés et parce qu'elle est une

énigme, ils ne peuvent être exploités sans restriction.

78

**CHAPITRE III : LOGIQUE ET MATHEMATIQUES**

**INTRODUCTION**

L'étude systématique de la logique commence avec Aristote, philosophe grec du IVe

siècle avant J.C. Les écrits d'Aristote relatifs à la logique furent édités sous le nom d'Organon

(instrument) par Andronicos de Rhodes vers 60 avant J.C. Leur mise en forme traditionnelle a

été réalisée par Boèce au Ve siècle.

Le choix du terme organon traduit bien l'idée du philosophe qu'était Aristote. Pour lui, la

logique était l'instrument du savoir, non le savoir lui-même. Elle devait permettre de distinguer

les raisonnements corrects des raisonnements incorrects.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

La Logique se définit selon André Lalande comme la "Science ayant pour objet

de déterminer, parmi les opérations tendant à la connaissance du vrai, lesquelles sont

valides et lesquelles ne le sont pas. Les mathématiques, ce sont les sciences des relations

formelles entre les phénomènes. Ce qui caractérise la logique et les mathématiques, c’est

qu’elles sont des sciences dites formelles. Elles portent sur la "forme" du raisonnement

et non sur son "contenu".

**2. LES CARACTERISTIQUES DE LA LOGIQUE ET DES MATHEMATIQUES**

**2.1. LA FORMALITE DE LA LOGIQUE ET DES MATHEMATIQUES**

En logique, on procède par inclusion et identification et on arrive à un

raisonnement nécessaire ou apodictique (évident, nécessaire) ou tout simplement

démonstratif quand la conclusion s’identifie aux prémisses : chacune des deux

premières propositions d’un syllogisme. Le syllogisme le type de raisonnement

étudié par Aristote. Le syllogisme est l'opération par laquelle du rapport de deux

termes à un même troisième on conclut à leur rapport mutuel. Il est composé de trois

propositions (deux prémisses la majeure et la mineure et une conclusion) et 3 termes

(le Grand Terme GT, le Petit Terme PT et le Moyen Terme MT).

Exemple :

Tous les hommes (MT) sont mortels (GT) : majeure

79

Or Socrate(PT) est un homme(MT) : mineure

Donc Socrate (PT) est mortel (GT) : conclusion

En mathématiques, le raisonnement est aussi nécessaire comme le raisonnement

syllogistique. Ainsi, nous avons : si a = b, b = c alors a = c.

**2.2.** **LA VERITE ET LA VALIDITE**

Les propositions logico-mathématiques sont toujours vraies ou fausses, non pas

par rapport à la réalité mais par rapport au raisonnement. Pour mieux comprendre,

analysons les raisonnements A et B :

A : Tous les cochons sont des rois

Or mon lapin Jeannot est un cochon

Donc Jeannot est un roi

B : Tous les mammifères sont des vertébrés

Or le chien est un vertébré

Donc le chien est un mammifère

Le raisonnement A est correct, donc valide mais nous constatons que chacune de

ses propositions est fausse. A preuve un cochon n’est pas un roi.

Le raisonnement B n’est pas exempt de critique. Chacune des propositions, il est

clair, est vraie mais le raisonnement lui-même n’est pas correct. Il aurait fallu plutôt

dire :

Tous les mammifères sont des vertébrés

Or le chien est un mammifère

Donc le chien est un vertébré

La vérité concerne la proposition et la validité concerne le raisonnement. Vérité

matérielle et validité formelles sont indépendant l’une de l’autre.

**3. L’AXIOMATIQUE ET LE SYMBOLISME**

**3.1. L’AXIOMATIQUE**

L’axiomatique est un ensemble d’axiomes. L’axiome ou postulat est une

proposition évidente, première, non démontrable dont on tire des conséquences

logiques. Comme exemple d’axiome ou de postulat, nous prendrons l’exemple de

l’axiome d’Euclide : par un point pris hors d'une droite passe une parallèle à cette

80

droite, et une seule.

Notons que l’axiomatique n’est cohérente que dans un système. A titre d’exemple,

le postulat d’Euclide n’est valide que dans la géométrie euclidienne. Lobatchevski,

mathématicien Russe de la fin du XIXe siècle, pose : par un point pris hors d'une

droite, on peut mener plusieurs parallèles à cette droite; la géométrie de Riemann

(allemand, 1849): par un point pris hors d'une droite, on ne peut mener aucune

parallèle à cette droite (parce que l'espace est non pas plat, comme chez Euclide,

mais courbe).

**3.2.** **LE SYMBOLISME**

Le langage humain est souvent source de confusion. Et pour éviter cette

confusion, les logiciens et philosophes analytiques souhaitent évacuer le contenu

matériel des propositions pour ne s’occuper de leur symbole. Ainsi arrivons-nous à

la constitution d'un langage de symbole pur. Toutefois une telle entreprise tue la

beauté, les nuances, les images, les figures de styles du langage.

**CONCLUSION**

La logique et les mathématiques, sciences déductives, sont complémentaires. Elles ont

évacué toute sollicitation de l’expérience de l’évidence ou de l’intuition pour ne connaitre que

l’autorité de la démonstration qui sur la base d’hypothèses explicites et de règles logiques

nécessaires, établit une proposition absolument certaine. Elles ne font pas appel à

l'expérimentation comme les autres disciplines. Ce qui importe dans leur démarche, c'est la

logique et la cohérence du raisonnement.

81

**TROISIEME PARTIE : LA PRATIQUE ET LES FINS**

82

**CHAPITRE I : L’ART**

**INTRODUCTION**

Le terme a longtemps désigné l’ensemble des savoir-faire artisanaux et les modes de

production en général. Déjà, en Grèce, le mot « tekné » ou « techné », autrement dit le métier

signifiait l’habileté à savoir faire quelque chose. La tekné recouvrait indifféremment l’activité

des artistes et des artisans. Néanmoins, l’existence des différents arts dans les sociétés humaines

a invité la philosophie dès son origine à s’interroger sur eux. Les principales questions

originelles sont : quel est leur fonction, leur but ? Et d’autre part, doit-on s’en méfier ?

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

Parler de l’Art implique un jugement de valeur : en effet, on ne se contente pas

d’englober un certain nombre d’objets mais on comprend aussi une manière d’être qui

est celle de l’artiste qui a longtemps été assimilé à un génie et de plus, on comprend

également une manière particulière de faire qui est la création d’œuvres et aussi une

manière de ressentir qui est à l’œuvre dans l’expérience esthétique. Si les manifestations

artistiques sont présentes dans toutes les cultures et quasiment dans toutes les époques,

cela signifierait qu’il a un rôle prépondérant pour l’être humain. Quelle est la fonction

de l’Art ? L’homme a-t-il besoin de l’art et dans quel but ? Et enfin, qu’est-ce qui

distingue l’art d’une simple technique ?

**2. LA NATURE DE L’ŒUVRE D’ART**

Il est impossible de définir l’œuvre d’art d’une manière unique car ce que l’on

définit comme œuvre d’art varie selon les différentes époques. Donc la définition de

l’art est historique et met en jeu aussi bien notre rapport au passé qu’à l’actualité. Au

début du XIX° siècle, le mouvement Dada se proclame anti-art, ce qui pousse Marcel

Deschamps à dire que n’importe quel objet peut être une œuvre d’art et par provocation

il choisit le fait qu’un urinoir soit considéré comme une œuvre d’art. Les objets de cultes

comme les fétiches, les masques, etc, sont avant tout des objets servant de lien avec la

divinité, le sacré et sont aussi considérés comme des œuvres d'art. C’est la raison pour

laquelle même si une religion a perdu ses adeptes, les symboles par lesquels elle s’est

83

manifesté demeure comme œuvre d’art. L’interprétation des œuvres d’art, de même que

la création est intimement lié au contenu de notre inconscient. La question alors se pose

de savoir ce qu’est le don artistique, ou la véritable nature du génie. En effet, aussi bien

pour le créateur que pour le spectateur, l’acte créateur reste mystérieux autant qu’obscur.

**3. L’ARTISTE**

D’où vient cette puissance de création ? La réponse longtemps admise se situe

dans le génie et dans sa capacité de production.

Le Génie était une divinité, une sorte de pouvoir démoniaque qui guide l’artiste sans

qu’il ne comprenne lui-même véritablement ce qu’il fait. Ainsi, le génie est

fréquemment admis comme inné, comme un don de la nature et pour comprendre cela,

il faut se souvenir qu’il n’y a pas de lois dans l’art, ainsi le génie produit des œuvres

exemplaires sans aucune recette préétablie, ce qui en revanche est le cas des imitateurs

ou des faussaires. Donc, c’est l’artiste lui-même qui invente ses propres règles.

Toutefois, au don que nous avons, il faut joindre l'effort. Autrement dit tout talent qui

n'est pas mis en valeur meurt.

**4. QUELLE EST LA FONCTION DE L’ART ?**

**4.1. ART ET TECHNIQUE.**

Bacon, philosophe du XIII° siècle dit : *« L’Art, c’est l’homme ajouté à la nature.*

», ce qui veut dire en fait que l’art qualifie tous procédés qui sont le fruit de la liberté

et de la raison humaine utilisés en vue d’une production. Il témoigne aussi du savoirfaire

de l’artisan ou de l’artiste. Aujourd’hui, le terme « art » désigne uniquement

les beaux-arts. On entend ainsi le séparer d’une simple technique. Mais, définir la

technique par son but utilitaire et ses procédés rationnels et l’opposer à l’art c’est

restreindre le domaine artistique sans encore dire ce qu’il recouvre. D’un autre côté,

posséder une technique ne fait pas de moi un artiste : il est évident que l’art utilise

des techniques mais ne se limite pas à leur application.

**4.2.** **ART ET VERITE.**

Chronologiquement, la première fonction de l’art était de représenter le plus

fidèlement possible la réalité à la fois sensible et intelligible, ce qui est le cas par

exemple pour les fresques religieuses. Il a alors rapport à la réalité, c’est la raison

84

pour laquelle les œuvres d’art ont longtemps été soumises à des règles : loin de

laisser l’esprit de l’artiste libre de représenter ce qu’il voulait, l’art était un domaine

avec des lois qu’il ne fallait pas enfreindre si on voulait être qualifié d’artiste et si

on voulait que les œuvres produites soient nommées œuvres d’art. La première

fonction de l’art était donc réduite à une imitation de la nature et c’est dans cette

optique que c’est critiquable, ce que fait Platon dans sa *République*, livre dans lequel

il considère que l’art, et en particulier la peinture et la poésie sont des activités

mensongères car elles consistent à produire des faux-semblants. Elle nous éloigne

encore plus de la réalité. Toutefois pour Aristote, l’activité artistique peut tout de

même exprimer un authentique effort de connaissance et à son importance ne seraitce

que

pour

la

raison

suivante

:

*«*

*Nous*

*avons*

*plaisir*

*à*

*regarder*

*les*

*images*

*les*

*plus*

*soignées*

*des*

*choses*

*dont*

*la*

*vue*

*nous est*

*pénible*

*dans*

*la*

*réalité.*

»

**4.3.** **LE BEAU**

Il faut d’abord distinguer le Beau de l’utile. Est utile tout ce qui satisfait un

besoin directement ou indirectement. Mais, si la chose belle ne satisfait pas

directement un appétit de consommation, elle ne contribue pas non plus à produire

des moyens de satisfaire cet appétit. Autrement dit, devant une œuvre d’art, on ne

demande pas à quoi ça sert, la réponse serait de toute façon : « à rien ». L’essence

d’une œuvre d’art n’est pas de servir à quelque chose, mais il peut arriver qu’un

objet soit beau et utile. La coïncidence entre beauté et utilité est recherchée en

particulier dans ce que l’on nomme les arts appliqués, et surtout dans l’architecture

et donc la beauté adhérente est la beauté d’un objet qui est soumis à d’autres critères

que le seul jugement esthétique. Ce qu’on demande en effet à un édifice n’est pas

d’être beau mais d’être fonctionnel. La beauté dans ce cas est secondaire et ce qui

prime est l’utilité. Kant dans son œuvre *Critique de la faculté de juger* définit le

Beau de la façon suivante : « Est beau ce qui plaît universellement sans concept ».

Une œuvre d’art ne se possède jamais : elle se contemple par mes sens et ma raison.

Dans le jugement de goût n’intervient pas seulement le côté sensible, mais aussi le

côté intellectuel : c’est donc un jugement désintéressé et libre puisque rien ne me

contraint à trouver une chose belle. Cette contemplation suppose en outre une

harmonie de nos facultés intellectuelles avec nos facultés sensibles et on peut

affirmer que l’homme est une unité dans le jugement de goût.

85

Pour lui, l’art nous éveille aux autres et à nous-mêmes : on peut alors dire qu’il y a

une espèce de connivence. Quand Kant emploie « sans concept » dans sa définition

du beau, c’est pour dire que le jugement fait appel à des lois préétablies alors qu’en

Art, il n’y a pas de lois et « sans concept » signifie alors sans lois, sans règles et sans

recettes. Le Beau répond à un besoin spécifique puisque c’est un besoin de l’esprit,

mais qu’est-ce qui satisfait l’esprit humain quand il contemple une œuvre d’art ?

**CONCLUSION**

L’œuvre d’art, qu’elle séduise ou non par sa beauté ou parfois sa laideur, nous invite

encore à nous interroger sur la réalité. Elle peut devenir un moyen d’atteindre la vérité parce

que révélatrice d’une vérité impossible à percevoir directement. Longtemps indissociable de la

religion, l’art a pu ensuite faire l’objet d’un culte autonome mais ce culte semble menacé par la

production industrielle des biens culturels et les nouvelles technologies de reproduction.

86

**CHAPITRE II : LA TECHNIQUE**

**INTRODUCTION**

Par technique on peut désigner des objets : l'outil ou la machine sont des objets

techniques, un marteau, un appareil électroménager, un ordinateur, un téléphone portable, etc.

Le mot technique désigne également des procédés, des méthodes qui ne font d'ailleurs pas

toujours intervenir des objets extérieurs à l'homme, certes il faut une certaine technique pour

utiliser un outil ou une machine, mais on parlera également en matière de commerce, de

technique de vente. En sport ou dans l'art chorégraphique le seul outil dont dispose l'homme

est son propre corps, l'on parle également de techniques.

Ce terme renvoie aussi à une réalité plus vaste, à une certaine organisation des savoirs

et des savoir-faire, ainsi dans des lycées la majorité des filières proposées sont qualifiées de

technique ou technologiques, notre monde contemporain est lui-même souvent défini comme

celui du règne de la technique.

Mais si ce mot est souvent utilisé pour caractériser notre époque, il n'en est pas moins

vrai qu'il a une histoire qui remonte à l'antiquité et que la réalité de la technique a depuis

longtemps étonné le philosophe qui s'est interrogé sur le sens de la technique.

**1. CLARIFICATION CONEPTUELLE**

Étymologiquement ce terme provient du grec ancien '' techné'' et désigne toute

activité de l'ordre de la fabrication, de la production ou de la construction. Si l'on voulait

caractériser en quelques mots tout ce qui relève de la technique on pourrait dire

qu'appartient au monde de la technique tout ce qui concerne la mise en œuvre de moyens

en vue d'une fin, pour produire des objets en transformant la nature, pour résoudre les

problèmes pratiques que nous rencontrons dans l'existence ; tout ce qui relève de l'utile.

La question à laquelle nous sommes donc conduits, lorsque nous entreprenons de

réfléchir au sujet de la technique est celle de la valeur de l'utile, qu'est-ce qui est

vraiment utile ? L'utile est-il ce qui a le plus de valeur pour nous ? Devons-nous comme

bon nombre de nos contemporains succomber au mythe de l'efficacité ?

**2. LA TECHNIQUE EST-ELLE LE PROPRE DE L'HOMME ?**

L'homme est-il le seul être vivant à pratiquer une activité technique, activité par

87

laquelle en se détachant de la nature, il la transforme, en transformant par là même ses

propres conditions d'existence ? N'est-ce pas entre autre une activité par laquelle

l'homme se différencie de l'animal ? Mais à y voir de près, l'animal lui aussi transforme

la nature, lui aussi fabrique des objets pour répondre à ses besoins, l'oiseau construit son

nid, l'abeille ou la fourmi travaillent, en quoi ces activités sont-elles différentes du

travail humain ?

**2.1.** **L’ANIMAL N’A PAS D’ACTIVITE TECHNIQUE**

L'animal bien qu'agissant sur la nature n'exerce pas à proprement parler une

activité technique et cela principalement parce qu'il ne rompt pas dans son activité

avec le rapport immédiat qu'il entretient avec la nature. L'activité animale reste une

activité instinctive en totale continuité avec la nature, s'intégrant pleinement dans un

processus naturel. L'animal ne prend pas ses distances par rapport à la nature, c'est

pourquoi d'ailleurs, s'il transforme la nature, il n'est pas pour autant en mesure de

transformer les moyens par lesquels il la transforme, c'est pourquoi il n'y a pas chez

l'animal de progrès technique. Ainsi, même les animaux supérieurs qui utilisent des

"outils" (le singe qui se saisit d'un bâton pour faire tomber les fruits d'un arbre) ne

conservent pas cet objet afin de le réutiliser dans une autre occasion ou de le

perfectionner.

**2.2.** **LA TECHNIQUE EST LE PROPRE DE L’HOMME**

L'homme en revanche par son activité technique s'écarte, se distancie de la nature

comme s'il voulait en devenir le maître, c'est d'ailleurs pourquoi les anciens

interprétaient de manière tragique la naissance de la technique. Par la technique

l'homme aurait voulu égaler les dieux et serait devenu par là l'artisan de son propre

malheur.

**3. SCIENCE ET TECHNIQUE.**

De nos jours, il n'est pas rare d'entendre qu'une prouesse technique ait été réalisée,

qu'un nouveau pas a été franchi dans le progrès scientifique. Si une telle manière de

s'exprimer a tendance à devenir banale, c'est en raison de l'étroite collaboration qui

s'établit actuellement entre science et technique, cependant n'est-ce pas malgré tout un

abus de langage ?

88

**3.1.** **DIFFERENCE ENTRE SCIENCE ET TECHNIQUE**

Si les sciences se constituent tout d'abord avec pour fin de répondre à la curiosité

naturelle des hommes, c'est principalement parce que, comme l'écrit Aristote dès les

premières lignes de la *Métaphysique*, "*Les hommes désirent naturellement*

*connaître.*" La technique, quant à elle se constitue tout d'abord en vue d'une finalité

pratique, il ne s'agit pas pour elle de connaître le monde, mais d'agir sur lui, de le

transformer, de le soumettre à nos besoins et à nos désirs. D'un côté, nous avons

donc une discipline théorique, la science et de l'autre une discipline pratique, la

technique. D'un côté la valeur fondamentale de la recherche est la vérité, de l'autre

celles de l'action sont l'efficacité et l'utilité ; ce que veut le technicien c'est avant tout

produire un effet sur le monde qu'il désire modifier.

Autrement dit le but de la science est de fournir une explication aux phénomènes

naturels par la découverte des lois. La technique quant à elle, est l’ensemble des

réalisations, des inventions instrumentales que l’homme élabore pour atteindre les

buts qu’il se propose. La technique représente un savoir-faire et une méthode se

caractérisant par la fabrication et l’emploi des outils. La science naît et se développe

sur la base de l’activité pratique des hommes. La technique donne à l’homme des

moyens d’action tandis que la science permet de comprendre les lois de la nature et

par conséquent de les maîtriser et les utiliser à son profit. La science devance-t-elle

la technique ?

**3.2.** **LA TECHNIQUE EST ANTERIEURE A LA SCIENCE**

Nous pouvons d'ailleurs préciser en référence à l'histoire, que pendant longtemps

science et technique ont cheminé côte à côte sans jamais se rencontrer, que l'idée

selon laquelle la technique serait une application de la science est radicalement

fausse. Comme l'écrit très justement le philosophe Alain : "*L'inventeur de l'arc*

*n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire ; et même* *quand il perçait*

*son ennemi d'une flèche, il croyait encore que c'était un sortilège qui* *avait tué*

*l'ennemi.* " (in Propos 1, Pléiade, p. 995).

En réalité il faut rapidement dépasser cette querelle de l’antériorité. Car la

science et la technique sont étroitement liées. Le scientifique invente une théorie,

une loi pour surmonter l’échec rencontré par le technicien. Galilée et Toricelli

89

expliquent pourquoi l’eau ne monte pas au-delà de 10,33m. Cette découverte

pratique résoud les obstacles rencontrés par les fontainiers de Florence. On se rend

compte de l’inter dépendance féconde de la science et de la technique. Ainsi le

rythme du progrès consisterait en un perpétuel passage de la pratique à la théorie et

de la théorie à la pratique.

**3.3. LE COUPLE SCIENCE / TECHNIQUE**

Ce n'est qu'à partir du XVII° siècle que les sciences et les techniques vont

commencer à cheminer ensemble permettant ainsi une plus grande rationalisation et

aussi une meilleure efficacité de la technique, cette dernière offrant à la science,

comme en échange, des instruments d'observation et de mesure de plus en plus

performants. Ainsi cette étroite collaboration entre science et technique contribue à

nous rendre, pour reprendre la formule utilisée par Descartes dans le *Discours de la*

*méthode*, "*comme maître et possesseur* *de la nature.*"

La technique de nos jours va aller jusqu'à agir sur le vivant. Cela doit nous rendre

d'autant plus vigilants, car les hommes sont désormais devenus les dépositaires d'une

puissance qu'il est difficile de maîtriser sans s'interroger sur les valeurs des fins

poursuivies par la technique.

**4. TECHNIQUE ET VALEURS**

Ces immenses progrès des sciences et des techniques font naître chez certains

d'entre nous une fascination qui n'a d'égal que les inquiétudes nouvelles qu'une telle

puissance peut faire naître.

Il n'est plus aussi certain aujourd'hui que, comme on a pu le croire au début du

siècle dernier, progrès technique et bonheur aillent de paire. Tchernobyl, Nagasaki,

Hiroshima, marrée noire, bombe atomique, la destruction de centrale nucléaire au Japon

en sont des exemples douloureux.

La technique à travers les machines peut épargner à l'homme un travail pénible

comme elle peut réduire son autonomie dans le travail, comme ce fut le cas lorsque

furent mises en place les premières chaînes de production industrielle. De même la

maîtrise de l'homme sur la nature lui fait parfois oublier qu'il doit, au moins par

prudence, être attentif à la préservation de son environnement de façon à ne pas rendre

de plus en plus difficile sa survie sur la planète et à conserver à son milieu naturel une

90

richesse biologique et esthétique dont il aime apprécier le spectacle.

Face à cette fascination des hommes pour la puissance dont ils se croient détenteurs, il

faut surtout avoir le souci de se conformer à un impératifcatégorique qui consiste

comme le précise Kant dans ***Les fondements de la métaphysique des mœurs***en cette

formule: "*Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que*

*dans la* *personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais*

*simplement* *comme un moyen.*"

**CONCLUSION**

Il est donc nécessaire dans le cadre d'une réflexion philosophique sur la technique de

s'interroger sur la question des fins que l'homme poursuit à l'aide des moyens qu'il peut inventer.

Le progrès technique ne doit pas nous aveugler et nous ne devons pas nous laisser entraîner par

une volonté démesurée de puissance sur la nature. C'est ce que Hans Jonas a compris quand

dans son œuvre Le principe-responsabilité, il invitait l'humanité à faire sien cet impératif

catégorique : « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence*

*d'une vie authentiquement humaine sur terre* »

La prouesse technique n'a en elle-même rien de respectable si elle ne contribue pas à

rendre les hommes plus libres et plus sages.

91

**CHAPITRE III : LA RELIGON**

**INRODUCTION**

L’extrémisme religieux de tout bord a relancé au 21

e

 siècle le débat sur le phénomène

religieux et la finalité de la religion. En s’illustrant violemment à travers le monde, le

fondamentalisme religieux interpelle l’humanité à réfléchir sur la religion.

Si la religion est un phénomène universel en ce sens qu’il n’y a pas de société connue

sans rite, d’ailleurs les premières traces de religion apparaissent dès l’époque du paléolithique

(il y a plus de 50.000 ans), elle impose cependant beaucoup d’interrogations. Ces dernières se

fondent sur le constat qu’il y a sur la planète terre de nombreuses religions. Partant de cette

diversité, la question se pose alors de savoir quelle est la véritable nature de la religion.

**1. CLARIFICATION CONCEPTUELLE**

Étymologiquement, le concept ‘’religion’’ vient de deux mots latins ‘’religere’’ :

rassembler et ‘’religare’’ : relier. Ainsi la religion rassemble les hommes et les unit aux

divinités, à Dieu comme source de son existence. La religion consiste dans le sentiment

absolu de la reconnaissance de Dieu et de notre faiblesse.

A ce niveau, il faut opérer une différence entre le religieux et le magicien. Ce dernier

veut braver, séduire les forces surnaturelles afin de les manipuler pour sa gloire à travers

des rites incantatoires. Le religieux quant à lui reconnaît son absolue dépendance à

l’égard des forces divines. Le magicien croit qu’il sait et qu’il peut, alors que le religieux

sait qu’il croit et qu’il ne peut rien. Le magicien est un homme d’action alors que le

religieux est méditatif et passif. Le magicien croit à l’efficacité de son pouvoir alors que

le religieux s’abandonne au pouvoir de la providence.

Mais venons-en au fait. Qu’est-ce que la religion ? Comment la philosophie la conçoitelle

?

Quelle est la nature de la relation qui unit la science et la religion qui semblent

être des valeurs antithétiques ?

**2. GENERALITE SUR LA RELIGION**

Tout au long de l'histoire diverses conceptions sur Dieu ont vu le jour. Nous en

verrons les principales :

92

 Le **panthéisme** : doctrine d'après laquelle tout est Dieu. Dieu et le monde ne font

qu'un.

 Le **polythéisme** (doctrine d'après laquelle il existe plusieurs dieux.)

 Le **monothéisme** (la croyance en un seul Dieu.)

 **L'athéisme** (doctrine consistant à nier l'existence de Dieu)

 **L'agnosticisme** (Conception selon laquelle on ne peut ni affirmer ni infirmer

l'existence de Dieu.)

A côté de ces réalités, nous avons de nombreuses sectes qui existent depuis des

siècles ou qui, à la faveur des crises sociales, voient le jour. L’homme a tendance à croire

et à faire appel aux forces supérieures pour l’accompagner dans son quotidien. C’est là

que se justifie le sentiment religieux. La religion est le lien qui unit les hommes à un

Être supérieur.

Mais quelle valeur revêt la religion aux yeux de la philosophie ? Telle est la question à

laquelle nous tenterons de donner une réponse.

**3. PHILOSOPHIE ET RELIGION**

Croire, c’est admettre sans preuve, sans chercher à comprendre l’existence d’un

être supérieur qui préside à la destinée des hommes. Alors que la philosophie, rien ne

va de soi, rien n’est évident, il faut chercher à percer le mystère qui se cache derrière

tout sentiment religieux.

Si d’une part, des philosophes ont à travers leurs écrits justifier la religion (les

Pères de l'Église : St Augustin et Thomas d’Aquin), d’autre part, il s’en est trouvé

d’autres qui ont expliqué la croyance au surnaturel par des mobiles naturels.

Au XIX siècle commence l’ère du soupçon, la philosophie du soupçon. Nietzsche, Marx

et Freud sont les maîtres du soupçon, les philosophes du soupçon. Ils ne croient pas ‘’sur

parole’’ et cherchent à dévoiler les mobiles cachés des croyances religieuses.

**3.1.** **LE MARXISME**

Selon le marxisme, c’est parce que les conditions matérielles de l’homme sont

misérables qu’il s’imagine un dieu capable de lui donner après la mort une existence

pleine de douceur et de repos dans un lieu appelé paradis. Pour cette philosophie,

Dieu n’existe que dans l’imagination du pauvre et le pauvre a toujours un Dieu très

riche. La religion y est vue comme l’expression de la domination du prolétariat par

93

la bourgeoisie qui l'utilise pour endormir la vigilance, l’esprit de révolte et de

combativité des prolétaires. Des passages de l'Évangile sont convoqués à cet

effet : *« Heureux les pauvres car le Royaume des Cieux est à eux* », « *Les premiers*

*seront les derniers et les derniers seront les premiers* ». En définitive, pour Karl

Marx, *« La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d’un monde*

*sans cœur, elle est l’opium du peuple* ». Dès lors, abolir la religion en tant que

bonheur *illusoire* du peuple, c’est exiger son bonheur *réel*.

**3.2.** **NIETZSCHE**

Dans la même perspective, et plus vigoureusement, Nietzsche soutiendra que la

religion est le produit du ressentiment. Les vaincus de la vie, les faibles, les esclaves

inventent un autre monde pour déprécier, calomnier le monde terrestre. Autrement

dit la croyance en Dieu est le propre des hommes faibles car l’homme puissant n’a

pas besoin de Dieu. Dans Généalogie de la morale, il affirme sans ambages que «

*Ce sont les esclaves, les vaincus de la vie qui ont inventé l’au-delà avec son paradis*

*et son enfer pour compenser leur misère et font de leurs impuissances des vertus*

*religieuses* ». Pour lui, tout le savoir et tout le pouvoir que nous attribuons à Dieu

sont l’expression de nos limites et de nos faiblesses. Il affirme d’ailleurs plus loin

que par son intelligence, l’homme peut égaler Dieu. Et pour clore le débat sur la

religion, il dira: « *Dieu est mort, nous l’avons tous tué* ».

**3.3. FREUD**

Enfin pour Freud, la religion n’est que la projection dans le ciel de ces dieux très

réels que furent pour les petits enfants leurs parents tout puissants. *« La mort du père*

*est la naissance de Dieu* ». La religion serait non seulement une erreur mais une

illusion.

Le but de notre réflexion n’est pas de remettre en cause les bien-fondés de la religion

mais de montrer que la religion en tant que phénomène universel a des aspects

négatifs voire un visage monstrueux. Il s’agit entre autre de l’intolérance, de

l'inquisition, de l'intégrisme, du fanatisme, des attentats, des croisades, des guerres

saintes que la religion justifia durant des siècles. A présent voyons quelles relations

entretiennent la science et la religion.

94

**4. FOI ET RAISON**

Saint Augustin nous enseigne que c’est du terme latin « Religare » qui signifie

« se relier à » qu’est né le mot religion. Quant à Cicéron il affirme plutôt que le mot

religion provient de « Religere » terme latin qui veut dire « se recueillir ». Mais, « se

recueillir » et « être relié à » sont au fond la même chose. Dans le recueillement, il y a

la subordination et aussi reconnaissance de nos limites devant le mystère de l’existence.

Dans le recueillement, on avoue implicitement qu’on ne s’appartient pas, qu’on n’est

pas son propre géniteur et celui du monde. Or le monde ne peut pas sortir du néant car

du néant rien ne peut provenir. Le monde et nous-mêmes avons donc un géniteur comme

il y a un horloger pour une horloge comme le dit Pascal. Mais qui est ce géniteur ?

Devant ce genre de questions, les données rationnelles rencontrent leurs limites ;

l’homme aussi rencontre ses limites. Dès lors, l’homme n’a qu’une seule alternative :

l’adhésion au surnaturel auprès de qui il trouve sécurité et protection. La religion

traduirait ainsi une attitude de respect craintif devant les mystères de l’existence. Il y a

donc en chacun d’entre nous un Dieu qui sommeille même si la foi et la raison doivent

se regarder comme des ennemis et comme le dit Kierkegaard ***«*** *La foi n’a pas besoin de*

*preuve qu’elle doit même regarder comme son ennemi.* ***».*** Pour lui, il n y a pas de

démonstration possible de l’existence de Dieu et alors, il peut écrire *« Qu’il existe alors*

*on ne peut pas le prouver…ou il n’existe pas alors, cela ne peut pas non plus être*

*prouvé****. »*** La foi véritable ne s’obtient pas par raisonnement, même si le raisonnement

ne peut en être exclu entièrement. Pascal écrit à cet effet *« Nous ne pouvons la donner*

*que par raisonnement en attendant que Dieu la donne par sentiment de cœur, sans quoi*

*la foi n’est qu’humaine et inutile pour le salut* ***».*** Devant le réel, la raison rencontre

simplement ses insuffisances alors la foi arrive à son secours, comme un complément.

Foi et raison sont donc deux versants d’une même réalité : l’homme. En dépit de cette

évidence, tout ce qui a trait à la foi est affecté d’un coefficient de négativité par certains

grands philosophes qui s’affichent comme des négateurs de Dieu. Mais peut-on évacuer

vraiment la religion de l’homme ?

**5. LA FOI COMME FONDEMENT DE L’HUMAIN : LE PARI PASCALIEN**

Si la foi est une adhésion irrationnelle, il est aussi vrai que le pari pascalien, pari

sans risque peut amener à la foi. Pascal nous demande en effet de croire en Dieu et si au

95

terme de notre existence, Dieu n’existait pas qu’aurions-nous perdu ? Mais au contraire,

si nous croyons et s’il existe bel et bien, n’aurions-nous pas tout gagné. Pascal écrit en

effet *« Si je mets ma foi en Dieu et s’il n’existait pas, je n’ai rien perdu sauf les*

*commodités pécheresses auxquelles j’ai dû renoncer et qui d’ailleurs sont nuisibles.*

*Mais si Dieu existe, alors j’ai gagné une éternité de joie.* ***»***

**6. SCIENCE ET RELIGION**

Le problème entre la science et la religion a pris bien souvent des tournures

conflictuelles voire dramatiques. Alors que la religion fait remonter notre origine à une

création divine, la science quant à elle, adopte la théorie de l’évolution avec Darwin qui

soutient que l’homme est une étape dans l’évolution d’une espèce dont le dernier ancêtre

est le singe. Chacune de ses explications comporte des faiblesses. En effet, si l’homme

est le résultat d’une évolution, cette évolution suppose un début, un déclenchement du

processus évolutif. A cette question, l’esprit scientifique se débat pour en venir à

affirmer que l’évolution eut lieu parce que les conditions étaient favorables. De toute

évidence, on voit là que la question reste toujours posée.

L’explication religieuse n’est pas non plus à l’abri de toute critique. En effet, l’idée

biblique de la création de l’homme et du monde en 6 jours apparaît bien souvent à

l’esprit rationnel comme une absurdité magique, un rêve lointain. De même la

conception religieuse de la destinée de l’homme, de la vie après la mort se fonde sur des

repères géométriques non localisables que sont le paradis et l’enfer. Lorsqu’on conçoit

l’homme comme un être fini selon Spinoza, mourir se « conçoit bien sans l’au-delà et

son paradis et son enfer ». En effet, le phénomène de la mort est un simple

accomplissement d’une loi de la nature. Le conflit entre science et religion n’est pas prêt

d’être clos. Et pour montrer ce rapport, Malebranche (1638-1715) affirmait : « *Pour être*

*savant, il faut croire évidemment. Pour être fidèle, il faut croire aveuglément.* ». Quelle

est alors la valeur de la religion ?

**7. QUESTIONS ACTUELLES DE LA RELIGION**

**7.1. L'INTEGRISME RELIGIEUX**

L’intégrisme ne se confond pas avec la religion et n’a rien à voir avec la

spiritualité. L’intégrisme est dans la religion la tentation, de la part d’une frange de

fidèles, d’une radicalisation du moralisme*,* d’un retour au mode de vie premier du

96

Fondateur, d’un retour à une version de la religion épurée des apports de l’histoire

et de la modernité. Cela s'appelle *fondamentalisme*. L’intégrisme n’est pas le

monopole d’une religion en particulier, bien qu’il soit favorisé dans les religions

reposant sur un credo. Il peut se manifester en chacune. Il ne concerne qu’une partie

des fidèles, ceux qui sont particulièrement enclin au fanatisme et non la communauté

entière des croyants.

Au vu des religions elles-mêmes, l’intégrisme est toujours perçu comme une

menace, une remise en cause de l’intégration sociale, du pouvoir, des conquêtes

obtenues dans l’histoire. L’intégrisme introduit dans l’organisation religieuse, une

puissance de division qui mène à la rupture avec la société politique. L’intégriste dit

faire partie des « purs », des « fidèles » et il dénonce les « impurs » et les

« infidèles ». Ceux qui ne vivent pas en accord avec les préceptes. Pour lui, les

compromissions avec la modernité politique sont autant de formes de *corruption* de

l’esprit de la religion. Il ne peut y avoir deux autorités, celle de l’État et celle de la

religion, il ne peut y avoir qu’une autorité, Dieu et sa parole dans l’Écriture.

L’intégriste dénonce la corruption morale de la communauté à laquelle il appartient

dans son éloignement avec les préceptes des Écritures saintes. Il n’a aucune peine

à dénoncer la collusion avec le pouvoir politique, pour autant que celui-ci ne s’est

pas totalement dévoué et identifié au service de la religion. Ce qu’il veut, c’est une

*réforme* des mœurs dans le respect des interdits et des prescriptions du code

religieux.

**7.2.** **VALEUR DE LA RELIGION**

La question se pose de savoir si le sentiment religieux n’est pas indispensable à

la vie sociale. A ce propos, Voltaire (1694-1779) disait ceci : « *Si la religion*

*n’existait pas, il aurait fallu la créer* ». Ceci pour dire que la religion contribue à

une cohésion sociale en répandant dans l’humanité les valeurs de pardon, d’amour,

de charité, de justice, etc. La religion influence la vie des hommes, c’est ce que les

sociologues appellent le fonctionnalisme religieux. Pour clore le débat nous dirons

avec Pascal (1623-1662) : « *Le cœur a ses raisons que la raison ignore* ». La religion

reste un phénomène inexplicable pour la raison humaine. En effet « *il est grand le*

*mystère de la foi* ».

97

**CONCLUSION**

Pour la religion, la vie de l’homme est une réalité voulue par Dieu tout puissant, auto

engendré, incréé, Être suprême et Éternel. Pour l’esprit religieux rien de ce qui lui arrive

n’échappe à la volonté de Dieu.

L’explication scientifique de l’origine de la vie se distinguant de l’entendement religieux, la

question se pose de savoir si la religion et la science sont conciliables.

On peut répondre par l’affirmative. En effet, la foi n’est pas loin de la raison. Le théologien, St

Augustin par exemple, développa une doctrine qui cherche à concilier la foi avec la raison.

C’est par la raison qu’on adhère à la foi. De plus nombreux scientifiques sont croyants.

Ce qu’il faut retenir, c’est que la vérité scientifique n’est qu’une vision partielle de Dieu qui est

la vérité même.

98

**CONCLUSION GENERALE**

99